JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE).

Au moment où Baudouin de Flandre ceignait à Constantinople la couronne impériale, il avait trente-quatre ans. Un noble extérieur servait chez lui d'enseigne à un noble caractère, et cette enseigne ne trompait pas. Lorsque entraîné par l'exemple de son beau-frère Thibaut, il prenait la croix dans l'église de Saint-Donat de Bruges, il était loin de prévoir la haute fortune qui l'attendait en Orient. Il cédait au désir sincère de délivrer Jérusalem, et non à la secrète ambition d'acquérir de nouveaux titres et de nouveaux domaines. Que pouvait-il espérer de mieux, à ce point de vue, que ce qu'il allait quitter?

Baudouin en laissant derrière lui ses riches comtés de Flandre et de Hainaut, qui le faisaient l'un des plus puissants seigneurs de son temps, y laissait plus encore: sa femme adorée, Marguerite (1) de Champagne, et une fille près d'entrer dans l'adolescence; âge périlleux où la protection d'un père devait, dans un avenir prochain, lui manquer d'une manière cruelle.

Quant à Marguerite, bien décidée à ne point se séparer d'un mari chèrement aimé, elle avait fait vœu solennellement de l'accompagner en Terre-Sainte; mais sur le point de devenir mère encore une fois, il lui fallait attendre, avant d'accomplir ce vœu, la naissance de son enfant, et Baudouin était parti seul.

La passion, pour se satisfaire, use en nous d'artifices variés. Aux âmes délicates, elle ne peut offrir des tentations grossières; elle affecte alors, pour rassurer leur conscience, la forme de quelque sentiment louable, souvent d'un devoir sacré. Marguerite de Champagne, dans son élan de tendresse conjugale et de foi enthousiaste, oubliait que les premiers devoirs à remplir sont nos devoirs immédiats, et que la place d'une mère, telle que Dieu la lui marque ici-bas, est, avant tout, auprès de ses enfants. A peine la frêle créature attendue en ce monde avait-elle vu le jour, que la comtesse de Flandre, l'abandonnant avec sa sœur aînée à des mains étrangères, s'embarquait pour aller rejoindre Baudouin.

La renommée était loin d'avoir à cette époque les ailes rapides que lui prêtent aujourd'hui la vapeur et l'électricité. La comtesse ne se doutait aucunement que son mari l'attendait à Byzance, pour la placer à côté de lui sur le trône de Constantin. Elle le croyait en Syrie, et vers la Syrie faisait voile la petite flotte partie avec elle des côtes de Flandre. C'est seulement en arrivant à Saint-Jean d'Acre, épuisée par les fatigues d'un voyage considéré alors comme un voyage de long

(1) Ou Marie, selon quelques-uns.

Ayuntamiento de Madrid

cours, qu'elle apprend les derniers exploits des croisés et le couronnement de Baudouin.

La joie a ses dangers comme la douleur. L'émotion violente ressentie par Marguerite de Champagne achève de la briser. Elle veut repartir cependant, se remettre en mer, et gagner le Bosphore; mais un arrêt suprême en avait disposé autrement, et la flottille flamande, impatiemment attendue dans le port de Constantinople, n'apporte au nouvel empereur qu'un petit nombre de chevaliers en deuil, venant lui annoncer la mort de celle qu'il a tant aimée.

La douleur de Baudouin fut partagée par toute l'armée. Ville-Hardouin nous le dit, et dans la gravité de son laconisme ordinaire, on sent une tristesse amère et profonde.

.. . « Ainsi finit-elle, et mourut; ce qui fit un » grand deuil pour tous les chrétiens, car c'était » une très-bonne dame, et très-honorée.

.... » Ce fut un grand deuil pour l'Empereur » Baudouin, et pour tous les barons du pays, qui » désiraient ardemment l'avoir pour Dame. »

Ce n'est pas seulement la femme vertueuse, la princesse respectée qui excite ici les regrets du bon maréchal. Marguerite n'était-elle pas la fille des comtes de Champagne, la digne sœur de feu son cher seigneur Thibaut?

Ces morts imprévues, qui coûtent tant de larmes aux survivants, sont souvent une grâce mystérieuse de la Providence. La fin prématurée de la comtesse de Flandre la préservait de terribles douleurs.

Baudouin n'eut pas le temps de se livrer à une longue affliction; de toutes parts, il fallait combattre. Un débris d'empire byzantin s'était reconstitué à Nicée; les provinces momentanément soumises se soulevaient contre les Latins; et, dans leur fanatisme religieux et patriotique, appelaient à leur aide, pour secouer le joug de la conquête, l'ennemi le plus dangereux que jusqu'alors eussent redouté les Grecs: le terrible Johannice, roi des Bulgares et des Valaques-Cumans.

Johannice s'empresse d'accourir; ses hordes féroces se répandent dans la Romanie. Baudouin, avec une partie de l'armée, campait sous les murs d'Andrinople. La prudence lui ordonnait de ne livrer aucune bataille avant d'avoir reçu les renforts qu'il attendait; mais Johannice savait à qui il avait affaire. Quelques bandes barbares, à l'aide d'une vive attaque et d'une feinte retraite, attirent à leur poursuite le comte Louis de Blois, et, après lui, Baudouin, qui, en personne, vole au secours de son imprudent frère d'armes. Soudain les deux héros et la poignée d'hommes qui les accompagne se voient enveloppés par une nuée d'ennemis, écrasés sous le nombre et réduits à épuiser leurs effors dans une lutte désespérée, qui ne leur laisse, comme issue, d'autre alternative que la fuite ou la mort. Le comte Louis de Blois, dangereusement blessé, est jeté par terre; il remonte sur le cheval que lui cède immédiatement l'un des siens. Le combat continue; combat homérique, que Ville-Hardouin nous raconte en quelques lignes, mais chacune de ces lignes, dans sa sobriété sévère, est d'une grandeur épique:

« Parmi les gens du Comte Louis, il n'en » manquait pas qui lui dirent: — Sire, allez-vous- » en, car vous êtes trop grièvement blessé en deux » endroits. Et il répondit: — Ne plaise au seigneur » Dieu que jamais il me soit reproché que j'ai fui » le camp et abandonné l'Empereur.... A la parfin, » comme Dieu permet les mésaventures, ils furent » déconfits. Il ne resta sur le champ de bataille » que l'empereur Baudouin qui oncques ne voulut » fuir, et le comte Louis. L'Empereur fut pris » vivant, et le comte Louis, tué. »

Ceux qui lisent légèrement les mémoires de Ville-Hardouin les accusent de sécheresse; ils ne sentent pas tout ce qu'il y a d'émotion contenue dans la mâle concision du stoïque soldat. Le fait qu'il retrace ici est sublime, et n'a besoin d'aucun commentaire; toute phrase admirative ne servirait qu'à en affaiblir l'effet. Ajoutons que ce fait héroïque le touche, mais ne l'étonne pas: il en eût fait tout autant.

Le maréchal continue son récit, toujours avec la même brièveté, d'autant plus saisissante, qu'il s'agit maintenant de ses propres exploits.

Il était resté, en compagnie de Dandolo, à la garde du camp. Sans perdre un moment, il prend toutes les mesures nécessaires pour sauver les débris survivants d'un si grand désastre, recueille les fugitifs, et, de concert avec le vieux doge, commence et opère, à travers les plus grands périls, une retraite qu'il achève heureusement. Si ce fut avec difficulté, un mot de lui, — un seul — va nous le faire entendre.

On rencontre en route un petit corps de troupes qui accourait au secours de l'armée: il était composé de tous les vassaux du comte de Blois. Ces braves gens, en apprenant la mort de leur seigneur, se livrent au désespoir:

« Là vous eussiez vu mainte *lerme plorée*, et » mainte palme (main) battre de douleur et de » pitié..... Tant qu'ils vinrent à Joffrois, li maré- » chal de Champagne, qui *la rière* garde fesoit, à » *moult grand mésaise* (à fort grand'peine). »

C'est là tout ce que le laconique narrateur nous dit des prodiges de prudence et de valeur qu'il lui fallut accomplir à ce poste du danger, — l'arrière-garde d'une retraite — pour mener à bien son œuvre de salut.

Les larmes données au comte de Blois par ses vaillants chevaliers nous en disent plus sur les grandes qualités de ce généreux martyr de l'honneur que ne pourrait le faire l'oraison funèbre la plus détaillée. Le sort de l'empereur Baudouin n'excitait pas une moindre affliction dans toute l'armée, d'autant qu'il s'y joignait une incertitude pleine d'anxiété. Emmené par les vainqueurs à

Ayuntamiento de Madrid

Térénove (1), résidence ordinaire du roi des Bulgares, qu'était-il devenu? Aucune nouvelle du noble prisonnier, directe ou indirecte, n'était parvenue à ses compagnons d'armes. L'absence de toute information sur sa destinée leur laissait espérer encore que la mort n'avait pas terminé sa captivité, et qu'ils le reverraient un jour. Henri de Flandre, dominant sa douleur fraternelle, avait pris en main le gouvernement, c'est-à-dire la défense de l'empire, sous le simple titre de régent. Enfin, après une année passée tout entière par eux dans cette ignorance mêlée d'espérance et de crainte, ils reçurent d'un vieux chevalier flamand, que l'ennemi avait tenu longtemps assiégé dans une forteresse voisine du pays des Bulgares, l'affirmation positive que Baudouin était mort, et qu'aucun doute ne pouvait rester sur ce point.

Ce fut un renouvellement général de douleur, épanchée aussi vivement qu'au premier jour en larmes et en sanglots. Mais il ne suffisait pas de pleurer; la situation de plus en plus précaire des croisés réclamait d'autres soins. Henri reçut d'eux la couronne vacante, et fut reconnu sans contestation comme le chef naturel de cet empire chancelant, que ses vertus non moins que ses exploits eussent consolidé s'il avait pu l'être. A partir de là, rien ne vient démentir la triste assurance donnée par le vieux chevalier, et si nous nous arrêtions à la seule relation de Ville-Hardouin, nous n'aurions plus rien à dire de l'empereur Baudouin. Le scrupuleux maréchal de Champagne dédaigne de consigner dans ses pages véridiques tout ce qu'il ne peut, selon son expression, *témoigner à son escient*; mais la curiosité populaire ne se contente pas à si peu de frais. Tout mystère l'attire; les suppositions l'enchantent.

Bientôt des récits étranges circulèrent dans le monde. Un surtout, terrible et sanglant, obtint plus de créance que tout autre, et prévalut d'autant mieux dans l'opinion vulgaire, qu'il saisissait davantage l'imagination. Nous ne le rappellerons pas ici; les cheveux se dressent sur la tête devant les détails dont la mort du premier empereur latin de Constantinople s'y trouve entourée. D'après un autre ouï-dire bien différent et non moins romanesque, Baudoin, tiré de prison par la pitié d'une jeune fille, avait recouvré sa liberté, et il ne manquait pas de gens, principalement au pays de Flandre, qui secouaient la tête, quand, aux veillées d'hiver, on parlait de sa fin lamentable, s'attendant tous les jours à le voir reparaître.

Pendant que ces tragiques événements se passaient en Orient, que devenaient les deux orphelines que Baudouin et Marguerite avaient laissées en Europe, pour aller finir si tristement et si prématurément leur vie au delà des mers?

Jeanne, l'aînée des deux, était en âge de pleurer l'absence et, plus amèrement encore, le sort crue de ses parents. Elle avait passé sous leur aile assez de temps pour y prendre l'habitude d'aimer et d'être aimée. La jeune Marguerite, au contraire, ignorait ce qu'ont d'incomparablement doux les sourires d'un père, les tendres caresses d'une mère. Son père ne l'avait jamais vue; sa mère ne lui avait donné, pour ainsi dire, à son entrée dans la vie qu'un seul baiser : le baiser d'adieu. Encore tout enfant, elle croissait inconsciente de son malheur et des chagrins qui l'attendaient dans la suite de ses années.

Baudoin, en partant, avait confié le soin de ses enfants et de ses États à son second frère; mais dès que sa mort fut connue en Europe, le roi de France, à titre de suzerain, réclama la garde-noble, c'est-à-dire la tutelle de ses jeunes vassales. Malgré le mécontentement des communes flamandes, les deux sœurs furent remises entre ses mains, et durant sept années, vécurent à sa cour sous sa surveillance et sa protection. Au bout de ce temps, Jeanne reçut de Philippe-Auguste l'investiture du comité de Flandre, et, pour mari, le prince Ferraud de Portugal, en qui le roi comptait trouver un vassal reconnaissant et fidèle.

Il se trompait; Ferraud se joignit à ses ennemis, et le moindre petit abrégé d'histoire de France nous raconte comment, fait prisonnier à la bataille de Bouvines, il alla étrenner la tour du Louvre, tout récemment bâtie,— cette tour aux inflexibles murailles de quatre mètres d'épaisseur, aux fondations formidables, que, naguère encore, on retrouvait en creusant la terre pour y jeter celles des somptueuses constructions ajoutées au Louvre moderne. Les larmes et les supplications de Jeanne ne purent le tirer de là. Le cours des années n'apporta aucun adoucissement aux rigueurs de la justice royale, et, comme Philippe-Auguste, son successeur Louis VIII, malgré même l'intercession compatissante de la reine Blanche, resta sourd à toutes les sollicitations de la comtesse désolée.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le désastre d'Andrinople. Le nombre de ceux qui attendaient le retour de l'empereur Baudouin diminuait de jour en jour; encore un peu de temps, et son nom allait cesser d'avoir place dans les entretiens populaires. En revanche, celui de la comtesse y figurait, escorté de paroles amères de blâme et de désaffection. Ses sujets se plaignaient de sa lâche soumission aux volontés du roi de France. Hélas! pour s'assurer la docilité et la fidélité de Jeanne, le roi ne gardait-il pas entre ses mains le plus précieux des otages?

Tout à coup, une nouvelle éclate, et parcourt comme la foudre les comités de Flandre et de Hainaut :

Baudouin n'est pas mort!

Il a reparu dans ses États héréditaires; il vient en revendiquer enfin la possession, et en ôter le

(1) Ternova.

Ayuntamiento de Madrid

gouvernement aux inhabiles mains d'une fille si peu digne de lui.

Le peuple entier est en émoi :

— Est-ce lui? Est-ce vraiment lui ? L'avez-vous vu ? se demande-t-on les uns aux autres.

— Oui, c'est lui. Tous ceux qui l'ont connu jadis ne peuvent s'y méprendre. L'âge et les longs malheurs ont fait grisonner, il est vrai, sa barbe et sa chevelure; mais voilà bien sa noble démarche, voilà sa taille imposante : c'est le comte Baudouin, c'est l'empereur de Constantinople!

— Et pourquoi donc, puisqu'il était en vie, ne l'a-t-il pas fait savoir plus tôt? D'où sort-il ? Quel lieu le cachait aux yeux du monde ?

Écoutez la merveilleuse histoire que voici :

Au cœur de la forêt de Glançon, entre Valenciennes et Tournay, s'élève une pauvre cellule, construite de branchages grossièrement entrelacés. Là vivait naguère un ermite. Sa sainteté excitait la vénération du voisinage; le mystère qui l'entourait donnait lieu aux conjectures les plus diverses. Nul ne savait ni d'où il venait, ni qui il était; mais quelque chose de majestueux dans toute sa personne disait assez, malgré l'humilité de son état présent, qu'il avait dû jadis appartenir aux grandeurs du siècle.

Un sourd murmure court par tout le pays : — Ne sait-on pas bien que le comte Baudouin n'est pas mort ?

Ce bruit, qui commençait à s'assoupir, se réveille plus vif que jamais, et gagne de proche en proche non seulement le peuple, mais les bourgeois et les plus hauts seigneurs. Tous les jours de nobles visiteurs affluent à l'ermitage :

— Saint homme, avouez la vérité. Pourquoi dissimuler? Vous ne pouvez nous tromper; vous êtes le comte Beaudouin.

L'ermite rejette d'abord cette supposition; il en sourit, il s'en raille. Peu à peu, il se défend plus faiblement. Enfin l'aveu attendu s'échappe de ses lèvres :

— Vous le voulez? hé bien oui, je suis le comte Baudouin.

Il raconte alors à ses auditeurs ravis les prodigieux événements de sa vie :

Échappé de sa prison, il a longtemps erré dans le monde, poursuivi par l'infortune. Sept fois, il est retombé en des mains ennemies, qui l'ont soumis aux plus rudes travaux de l'esclavage. Un jour qu'il conduisait la charrue en terre barbare, sa misère a ému de compassion quelques pèlerins qui passaient par là. Ils l'ont racheté à prix d'argent. Depuis lors il est libre; mais tant de souffrances et de vicissitudes lui ont fait prendre en dégoût la vie du siècle, et en grand mépris les vanités humaines. Il n'a daigné réclamer ni la couronne de Constantinople ni la possession de ses comtés, et s'il a senti le désir de revoir sa patrie, c'est seulement pour y finir ses jours dans la solitude et dans les austérités de la pénitence, destinées à expier ses péchés.

Tel est son récit, avidement écouté. Maintenant, persuadé par les instances de ses fidèles vassaux, il a quitté sa sombre forêt. Il marche escorté des plus grands seigneurs du pays, qui viennent de toutes parts grossir son cortége. Il a repris la chlamyde de pourpre des empereurs; la croix sainte est portée devant lui. Les populations, ivres de joie, accourent à sa rencontre; Gand, Bruges, toutes les grandes cités flamandes lui ouvrent leurs portes à l'envi. Les premiers voisins mêmes ne conservent aucun doute sur son identité, et traitent avec lui comme avec le véritable comte Baudouin.

La comtesse épouvantée se tenait tremblante dans la ville de Quesnoy, la dernière qui lui restât pour refuge. De là, dans son abandon et sa détresse, elle implore la protection du roi, de ce même suzerain, qui la condamne à un veuvage anticipé. Par ordre de Louis VIII, le premier baron de France, Mathieu de Montmorency et deux autres seigneurs, se rendent auprès d'elle pour l'assister de leur présence et de leurs conseils. Elle invite alors le mystérieux personnage qui prend le nom de Baudouin à venir la trouver. S'il est vraiment son père, elle sera heureuse de lui restituer le riche héritage dont, par suite de circonstances trompeuses, elle a pris possession avec une entière bonne foi.

L'anachorète de Glançon refuse :

— Non, il ne tombera pas dans le piége qui lui est tendu; il n'ira pas se remettre aux mains d'une fille dénaturée, capable de tout pour conserver ses domaines usurpés.

Et la masse populaire applaudit :

— Il a raison; la comtesse Jeanne est capable de tout!

Mais un second message lui parvient, ce n'est plus la comtesse, c'est le roi en personne qui, cette fois, l'invite à se présenter devant lui. Refusera-t-il encore?

— Du roi, il n'a rien à craindre. De qui, au contraire, peut-il mieux espérer assistance et justice que de son seigneur suzerain ? Hésiter à venir lui exposer ses droits ferait douter qu'il soit vraiment le comte Baudouin.

Ainsi parle de nouveau et résolûment l'opinion publique. Le favori qu'elle a si vivement adopté n'ose désobéir à cette voix impérieuse.

C'est à Péronne que le roi l'attend. A Péronne, dans ce même château, fameux comme on le sait, à plus d'un titre dans notre histoire. L'épisode que nous retraçons ici, quoique moins généralement connu que ceux auxquels se rattachent les noms de Charles le Simple et de Louis XI, ne laisse pas que de contribuer pour sa part à l'illustration du lieu.

Aphélie Urbain.

(*La suite au prochain numéro.*)

Ayuntamiento de Madrid

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ÉTUDE SUR CORNEILLE

Autrefois, on était un grand homme sans se donner pour un homme excentrique; on faisait des vers admirables, on créait le théâtre français, on imprimait à jamais la griffe du lion dans des caractères héroïques, et on vivait en simple bourgeois; on était le modèle des époux, le modèle des pères, on était marguillier de sa paroisse, et l'on offrait dans sa vie entière un type de vertus simples et chrétiennes, aussi grandes dans leur modestie, que fier dans son essor était le génie de ce même bourgeois ou de ce bonhomme. Tel fut Pierre Corneille, caractère vertueux, cœur simple, génie profond.

Il était né à Rouen le 9 juin 1606; fils d'un avocat-général aux Eaux et Forêts de Normandie; sa mère se nommait Marguerite le Pesant, fille d'un maître des comptes. On ne sait rien de l'enfance de Pierre; on peut conjecturer qu'il fut élevé honnêtement, chrétiennement, dans l'amour et la culture des lettres, qui, en ce temps-là, faisaient l'ornement et le délassement de la magistrature; d'ailleurs, il avait eu pour maîtres les Jésuites, ces doctes éducateurs du grand siècle, et l'on assure qu'il reçut en prix la *Pharsale* de Lucain, où, sans doute, il puisa l'inspiration qui lui dicta *la Mort de Pompée*.

Il succéda à son père dans son emploi, mais il n'avait pas l'élocution facile; il a dit de lui-même, en se rendant justice :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile;
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville,
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Condé, qui connaissait bien Corneille et qui l'aimait, avouait pourtant *qu'il ne fallait l'entendre qu'à l'hôtel de Bourgogne*. Peut-être ce manque de succès extérieurs contribua-t-il à le replier sur lui-même et à lui faire creuser cette source de pensées et de poésie qu'il portait en lui; il ne dépensa ni en succès de salon, ni en tournois oratoires, le talent qui devait éclater bientôt d'une manière si inattendue, et dont Voltaire a pu dire avec vérité : Le génie de Corneille a tout créé en France. Il créa, en effet, la comédie, la tragédie, la poésie lyrique même, car Malherbe n'a pas ce jet puissant qui éblouit dans les strophes de *Polyeucte* et dans celles du *Cid*.

Il débuta, à l'âge de dix-neuf ans, par une comédie, *Mélite*, qui lui fut inspirée, dit-on, par une aventure d'amour personnelle. Cinq autres comédies, premiers tâtonnements d'un génie qui s'essaie, succédèrent à celle-là; le succès s'y attachait, et il semblait que Corneille dût marcher à jamais dans cette voie qu'il avait tracée, et que la critique des mœurs dût seule occuper sa féconde plume, lorsqu'en 1636, il donna *Médée*, et un an après, *le Cid*. Le succès passa toutes ses espérances; « on » ne pouvait, dit Pélisson, se lasser de voir cette » pièce; on n'entendait autre chose dans les com» pagnies; chacun en savait quelques parties par » cœur; on la faisait apprendre aux enfants, et en » plusieurs endroits de la France, il était passé en » proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid* »

La gloire était donc venue; elle colorait pour Corneille les plus belles années, celles où l'intelligence a son développement, où l'activité est entière et où nulle faculté de l'âme n'est encore atténuée. Il montra que la fécondité chez lui s'unissait à la vigueur de la conception, et de nouvelles créations se succédèrent. La fortune ne lui était pas aussi favorable que la renommée; il était pauvre; l'héritage qui lui était venu de son père n'avait pas amélioré sa situation, et lorsqu'il demanda la main d'une jeune fille qu'il aimait, Marie de Lamperière, il se vit refusé. Abattu, découragé, il vint à Paris pour y surveiller l'impression d'*Horace*, et il eut une entrevue avec Richelieu. L'œil pénétrant du cardinal remarqua la pâleur, l'abattement du grand tragique, et il en fut touché; il l'interrogea avec bonté. Corneille avoua que le refus de la main d'une jeune personne qu'il aimait depuis longtemps, l'avait découragé de tout.

Ayuntamiento de Madrid

Richelieu manda à Paris le père de Marie de Lamperière, qui était lieutenant-général des Andelys, et qui n'osa plus refuser pour sa fille le grand Corneille, présenté par le grand Richelieu.

Après la gloire, le bonheur était donc venu; la gloire fut éclatante, le bonheur obscur et tranquille; on ne parla jamais de la femme de Corneille, elle vécut dans sa maison, rue de la Pie, à Rouen, paisible, occupée des labeurs domestiques, ne sachant peut-être pas que son mari était un grand homme, et Ducis a pu dire de Marie et de sa sœur, qui devint l'épouse de Thomas Corneille:

Ce n'étaient que de bonnes mères
Des femmes à leurs époux chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas;
Les deux maisons n'en faisaient qu'une,
Les clefs, la bourse était commune,
Les enfants confondaient leurs jeux,
Tous les vœux étaient unanimes,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Corneille avait en lui et autour de lui les éléments du bonheur, les nobles jouissances du travail et de la poésie, les ardents plaisirs de la gloire, le calme des vertus domestiques, mais l'argent, vil et nécessaire, fit toujours défaut dans ce modeste intérieur. Le théâtre et la librairie rapportaient très-peu en ce temps-là. La nomination de Corneille à l'Académie (1647) le ramena à Paris; il quitta la maison paternelle, sa ville natale, les appuis et les consolations qu'il y trouvait, pour une vie agitée et qui fut, dès lors, pleine de vicissitudes. L'étoile du tragique pâlissait; il disait de lui-même à Fouquet:

Je sens le même feu, je sens la même audace
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace,
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Et l'on retrouve, en effet, son mâle génie par éclairs, jusque dans les pièces qui eurent le moins de succès, *Sertorius* et *Othon* en sont la meilleure preuve: mais le goût du public ne l'encourageait plus; les infirmités commençaient, la pauvreté marâtre le harcelait; les souffrances de l'âme s'appesantissaient sur lui. Il voyait mourir son troisième fils, Charles Corneille, celui qui avait quelque peu hérité de l'esprit de son père; l'aîné, officier de cavalerie, est blessé au siége de Douai, et vient mourir sous le toit paternel, et le grand Corneille échappe à peine à une amende imposée par la police de Paris, parce que du brancard sur lequel on transportait son fils blessé, un peu de paille s'était échappée et gisait sur le pavé... Le grand homme fléchit, il doute de lui-même, il écrit:

Je faiblis, ou du moins, ils se le persuadent!
Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Il dit avec amertume à Boileau qui lui répétait le mot flatteur de gloire:

« Je suis saoûl de gloire et affamé d'argent. »

Et à un Rouennais qui le complimentait sur la beauté de sa poésie:

« Ma poésie! elle s'en est allée avec mes dents! »

C'est à cette époque que l'on vit le vieillard, le poète, le tragique, debout dans l'échoppe d'un savetier, rue de la Parcheminerie, et faisant raccommoder son unique chaussure:

« J'ai pleuré, dit le témoin oculaire qui raconte cette mélancolique anecdote, qu'un si grand génie fut réduit à un tel excès de misère. »

Sa pension lui avait été retirée; Boileau l'apprit et, indigné, il courut à l'audience du Roi, lui rendit sa propre pension, en disant qu'il ne pouvait la toucher, lorsqu'il voyait expirer Corneille dans la misère.

Le roi envoya sur-le-champ deux cents louis, mais il en fut du grand Corneille comme du philosophe Anaxagore: le secours et l'affection vinrent trop tard; le grand homme expira le surlendemain de cette tardive justice; il mourut désabusé des hommes et plein de confiance en Dieu; c'était le premier jour d'octobre 1684, dans un pauvre logis de la rue d'Argenteuil, à Paris. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Roch. La ville de Rouen lui a élevé une statue. Nous parlerons en détail de ses principales œuvres, et nous parlerons aussi de sa dernière descendante, de celle qui est apparue à nos pères, le poignard à la main, et semblable, par ses sentiments et sa fierté, à une de ces terribles héroïnes auxquelles le vers cornélien a donné une vie immortelle.

M. B.

TABLEAUX DE LA FRANCE

EN BOURBONNAIS & EN FOREZ

PAR ÉMILE MONTÉGUT.

Il faudrait que toutes les provinces de la belle France fussent visitées par cet aimable et intelligent voyageur, et qu'il nous les racontât comme il a raconté une partie de la Bourgogne, l'antique Bourbonnais, si peu connu, et le pittoresque Forez. L'histoire, le paysage, les souvenirs littéraires s'encadrent merveilleusement dans ces récits, toujours animés, toujours spirituels, pages vives et colorées qui retracent l'impression éprouvée par l'écrivain à la vue des lieux qu'il visite et qu'il décrit. Que de volumes il pourrait

Ayuntamiento de Madrid

écrire encore ! il n'a déployé qu'un pan du vaste manteau de la France. Il a vu le Rhône; mais la Seine, mais la Loire, mais l'Escaut, mais la Gironde, mais la Rance sauvage, la Meuse enchantée devraient l'attirer par le doux chant de leurs ondines. Nous le souhaitons; car ce qui manque à la France, c'est d'être mieux connue, même de ses enfants; et une plume comme celle de M. Montégut vaut mieux qu'un pinceau : elle unit au trait pittoresque tous les souvenirs de l'histoire, toute la magie des traditions.

L'ENFANT PERDU

PAR CAMILLE DE GÉRANS (1).

Un nom nouveau signe ce petit roman, et c'est une plume neuve et jeune qui l'a tracé. Nous en louerons surtout le style élégant, pur, poétique, qui fait conjecturer que l'auteur a manié la noble langue des vers avant que d'écrire en prose ; nous en louerons aussi les sentiments délicats et religieux qui permettent de le placer sur la table des jeunes filles. Écrit par une d'entre elles, il demande à toutes un sympathique accueil. M. B.

(1) A Paris, chez Delalain, 82, rue de Grenelle-Saint-Germain. Prix : 2 fr.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

SEIZIÈME LETTRE

SUR LES MARQUES DE RESPECT

Ma chère Nathalie,

Permettez-moi, pour la première fois depuis que j'ai le plaisir d'être en correspondance avec vous, de donner une franche carrière à ma mauvaise humeur. Je m'y abandonne d'autant plus aisément, j'allais dire d'autant plus volontiers, qu'heureusement vous n'y êtes pour rien. Je vous demande seulement, non pas même de me donner la réplique, mais d'écouter mes doléances et mes malédictions à la façon d'une suivante ou d'un confident de tragédie.

Vous me reprochiez, l'autre jour, de tourner au prophète de malheur, et de passer mon temps à répéter les lamentations de Jérémie. Vous pourriez bien avoir raison, ma cousine, et ce que je vois n'est pas fait pour me ramener de mes humeurs noires à des sentiments plus doux ou seulement plus humains.

J'ai cédé à vos instances : je suis parti pour cette fameuse campagne dont vous me promettiez, comme les autres, monts et merveilles. Il est vrai que vous n'y avez jamais mis les pieds, et c'est ce qui vous excuse à mes yeux. On me sait des relations considérables, quelque crédit auprès des papas et, ce qui est beaucoup plus rare, auprès des jeunes gens eux-mêmes dont la prétention présente est de n'avoir plus confiance en personne. La comtesse n'était point fâchée de me faire voir de près quelques jeunes filles. Je suis placé mieux que personne pour en parler avantageusement, pour en faire au besoin un éloge discret, et rendre service à deux honorables familles en ménageant, dans l'occasion, quelque mariage agréable aux deux parties.

Ma foi! ma chère cousine, si tout ce monde-là a eu la prétention de faire ma conquête et de me laisser une impression d'éblouissement, j'estime que l'erreur est grande. Il était difficile d'emporter avec moi des souvenirs plus désagréables, et je dirais volontiers plus hostiles. La politesse se perd de plus en plus, ma chère enfant : encore un peu de temps et pour trouver de bonnes manières, il nous faudra nous réfugier chez les manants et chez les rustres. Ceux-là au moins, à défaut de conventions sociales et des usages admis, ont conservé encore ces traditions de respect élémentaire dont notre jeunesse actuelle ne paraît plus se douter.

Ayuntamiento de Madrid

J'arrive à Saint-Saturnin, à l'heure du retour de la chasse, et, par parenthèse, cette locution prétentieuse veut dire tout simplement là-bas, le moment où l'on rentre de la promenade qui précède le second déjeuner. Les voitures se suivaient à quelque intervalle, et tout d'abord qu'aperçois-je dans la première calèche ? mes deux bons amis que vous connaissez bien, les frères de Saint-Véran, accompagnés chacun de leur fille aînée. Les mamans étaient restées au salon, ne se sentant pas assez courageuses pour braver la fraîcheur de cette matinée.

Je regardais venir ce joli landau conduit par ces chevaux noirs que vous avez gardés dans la mémoire comme moi. Je ne sais pas où Francis de Saint-Véran a pu mettre la main sur cette paire russe qui rappelle par certains traits la fameuse race des Orloff, sans cependant lui appartenir.

Ce qui m'intriguait beaucoup, je l'avoue, c'était de deviner le nom des dames qui occupaient le fond de la voiture. J'avais reconnu du premier coup, à leur fière allure, à la distinction si rare et si simple qui les caractérise, mes deux amis de Saint-Véran, assis au rebours ; mais avec l'insuffisance de ma vue, il ne m'était absolument pas possible de savoir à quelles jeunes dames ils faisaient ainsi les honneurs de leur calèche. Quelle n'a pas été ma surprise en reconnaissant dans leurs compagnes leurs propres filles, âgées l'une de dix-huit et l'autre de vingt-un ans ; la seconde, il est vrai, mariée depuis quelques semaines.

Je suis patient, Nathalie, mais patient pour supporter et non pour me taire. J'ai la paîtence qui se résigne lorsqu'on l'attaque, jusqu'à paraître avoir tort lorsque je me sens le plus obstinément raison ; mais je n'ai point la patience de taire à mes bons amis les vérités qui les concernent.

Je me suis contenu cependant. J'ai tourné par un mouvement brusque la bride et l'avant-train d'Hamdani : je l'ai serré par un brusque appel le long des flancs, et lui rendant légèrement la main, j'ai salué et détalé en même temps de mon plus grand trot de chasse.

Voyons ! N'est-il pas étrange, exorbitant, scandaleux, pour ne rien dire de plus, et aussi parce que les termes me font défaut pour continuer la progression, n'est-ce pas une monstruosité faite pour contredire tous les principes comme pour violer tous les respects, de voir deux hommes de cet âge, de cette considération, de cette consistance sociale, traînés à rebours en face de deux jeunes enfants qui sont l'une et l'autre leurs propres filles ! Je mets en fait que si les messieurs de Saint-Véran, tels que vous les voyez, avec cette chevelure grisonnante, cette rosette à leur boutonnière, cet air qui impose, avaient eu à partager cette même voiture avec deux jeunes personnes, filles de quelqu'un de leurs amis, les convenances les plus élémentaires n'auraient point permis qu'elles occupassent le fond. Ce sont là de ces étrangetés dont il était donné à notre temps d'étaler le spectacle, de même que vous n'êtes point sans rencontrer tous les jours, au Bois, quelque mari incongru, s'étalant à droite, pendant que sa femme est reléguée à gauche dans la victoria.

Vous me direz peut-être, Nathalie, que beaucoup de gens ignorent les règles de ces petites attentions, ou n'y prennent point garde. Souffrez, ma chère cousine, que je trouve l'excuse insuffisante et que je vous le dise. Si vous êtes né dans un monde où ces observances se pratiquent, comment vous justifier de contrevenir à ces habitudes de savoir-vivre et de politesse auxquelles les autres veulent bien s'astreindre pour vous ? Si, au contraire, vous êtes un parvenu, élevé par votre mérite ou par votre fortune, n'était-il pas bien naturel de compter au nombre des devoirs de votre position nouvelle les obligations de tenue sociale, tout à fait semblables à la nécessité de porter un habit et un chapeau ?

Au reste, il n'est point question ici de certaines coutumes plus raffinées et faites pour être apprises par la coutume. Les *honnêtes gens*, pour parler le langage du dix-septième siècle, se sont réservé dans une certaine mesure le secret de ces grandes manières qui font partie de la tradition aristocratique, comme un patrimoine. Je ne veux vous parler en ce moment-ci que des marques de respect dont le cœur lui-même suffit à suggérer la pensée vis-à-vis des personnes qui le commandent.

Pascal fait remarquer dans ses *Pensées* que les distinctions du monde ont été heureusement imaginées pour éviter tous les conflits et trancher tous les différends. Si l'ordre de préséance dans les cérémonies, au passage d'une porte, dans la hiérarchie d'un dîner devait être établi sur le vrai mérite et sur une supériorité reconnue, on en est à se demander si, dans le fond, tout le monde ne s'imaginerait point, par quelque côté, avoir plus d'esprit, de distinction et de valeur que son voisin. Mais il a un carrosse et six laquais galonnés ; cela suffit pour trancher la question ; je n'ai plus à contester ; il devient naturel et nécessaire que je lui cède le pas.

Ce que Pascal dit ici avec une amère raillerie des prétendues grandeurs humaines, se trouve vrai, sans qu'il s'y mêle aucune réserve, aucune arrière-pensée, lorsqu'il s'agit non plus de la somme des écus mais du chiffre des années. Indépendamment de la similitude d'âge qui donne à un vieillard l'aspect sinon les droits de notre père ou de nos grands parents, qui nous provoque à une sorte de vénération, sinon de tendresse, lorsque nous songeons à tout ce que ce vieillard a déjà souffert, vu, éprouvé, il est certain, Nathalie, qu'il y a là des conditions d'égalité, de justice, de réciprocité, dont il ne saurait plus être question lorsqu'on parle de la fortune. Vous vous rappelez ce mot charmant d'une femme d'esprit : « J'ai pris mon parti de vieillir. J'ai dé-

Ayuntamiento de Madrid

» couvert que c'était encore le seul moyen de vi-
» vre longtemps. » En effet, ma chère cousine, nous sommes bien sûrs, cette fois, qu'il nous en arrivera autant. Lorsque je vois une jeune femme ou une jeune fille entourer d'égards et de prévenances quelque personne âgée et respectable, je me représente malgré moi ces traits charmants atteints et défigurés par les années, ce sourire passé de la grâce à la bonté, cette taille de guêpe, fléchie par les fatigues de la vie, cette démarche de zéphyr allanguie et transformée en une gravité majestueuse, et il me semble voir à côté de cette grand'maman de mon rêve tout un essaim de jeunes filles qui voltigent autour d'elle pour la récréer et la servir.

Je n'ai peut-être que trop raison d'appeler, comme je le fais, l'imagination à mon secours pour me représenter ce spectacle touchant et idéal; la réalité ne me l'offre guère. Les mœurs se sont tellement transformées, que l'impertinence elle-même et la grossièreté ont fini par se rendre supportables. Non contentes de ce premier et incroyable succès, elles aspirent à se faire prendre pour un bon ton d'une espèce nouvelle. C'est peut-être les unes envers les autres que les femmes se montrent plus particulièrement revêches et hérissées. On m'a raconté dans ce genre des scènes de chemin de fer vraiment incroyables. Vous connaissez ce compartiment réservé aux dames voyageant seules. Il s'y est passé en mainte occasion des traits d'impolitesse que j'aime mieux ne pas croire puisque je ne les ai pas vus. Mon seul regret est qu'on me les ait redits. Jadis une personne âgée était toujours sûre de jouir de certains avantages ou d'éviter certains désagréments auxquels on ne saurait être tout à fait insensible durant un long trajet : un coin plus favorablement placé ; l'avantage d'éviter la chaleur du soleil en été; la pénétration aiguë d'un courant d'air pendant la saison froide, le rebours, une fenêtre ouverte ou fermée à contre-temps, toutes ces petites misères étaient épargnées, toutes ces menues supériorités acquises d'avance à une personne qui avait pour elle l'incontestable et mélancolique privilége des années. On ne se serait jamais permis d'entrer dans une voiture avec l'empressement d'un assaut, de se jeter sur un siége comme sur une proie, de l'occuper par une sorte d'envahissement au point de triompher, pour ainsi dire, des incommodités ou de l'embarras de sa voisine. Toute cette aisance dont on prétend s'attribuer le mérite, se réduit au fond à beaucoup d'égoïsme, de raideur et presque de cruauté. On commence par être peu honnête vis-à-vis des inconnus ou des indifférents; on finit par être inabordable à ses proches.

Je vois tous les jours ces mœurs de commis voyageurs passer des chemins de fer où je vous les montre, jusque dans les salons les mieux famés où je les rencontre tous les jours. Si l'on n'y prend pas garde, c'est l'impolitesse qui va devenir la règle, et les conventions sociales, au lieu de rester ce qu'elles doivent être, l'expression exquise et délicate des sentiments qu'un cœur bien né est fait pour éprouver, deviendront bientôt un code breveté d'indifférence et de malveillance publiques.

Y a-t-il une excuse à la conduite de cette jeune femme qui entre dans le salon d'une de ses connaissances? Elle y voit installée une dame respectable qu'elle ne connaît pas. La nouvelle venue s'assied sans y prendre garde, pas plus que si le fauteuil était vide. Sous prétexte qu'il n'y a pas eu de présentation, elle ne desserre pas les dents à cette personne, ne répond point à ses avances et lui ferait volontiers transmettre ses questions, comme le président d'assises sert d'intermédiaire entre les témoins et l'accusé.

Je ne sais pas, ma cousine, si vous avez bien réfléchi à ce que ces nouvelles mœurs, dont on veut si mal à propos nous affubler, présentent de foncièrement insoutenable. Il est difficile de trouver un raisonnement plus malhonnête que celui sur lequel il faudrait s'appuyer pour justifier en théorie cette façon d'agir.

Comment! vous trouvez quelqu'un chez moi, dans mon propre appartement, une personne à qui j'accorde l'honneur de ma présence et de ma conversation, et cela ne vous paraîtrait pas une garantie suffisante! Il faut encore que je vous la nomme et que je vous la présente, afin que vous vous portiez en quelque sorte juge de ce que vous consentirez à faire pour elle. Je ne conteste pas que, pour une intimité plus grande, des rapports plus fréquents ou plus prolongés, un séjour à la campagne, une excursion ou une promenade entreprises en commun, un dîner même, un concert, une représentation théâtrale, que sais-je? cette renonciation volontaire à l'anonyme n'ait en effet de sérieux avantages, mais en dehors des habitudes ou des convenances de la maîtresse de la maison, laquelle demeure juge de ce qu'il lui convient de faire, on ne saurait admettre qu'on entre ainsi dans un salon comme dans une promenade publique, sans accorder son salut à personne.

Au reste, ce ne sont pas ici les visiteurs seulement qu'il faut blâmer; les maîtresses de maison sont loin à leur tour, d'avoir toutes gardé ce sentiment exquis qui présidait jadis aux moindres mouvements et les nuançait par d'imperceptibles mais significatives différences. Une femme du monde ne faisait pas un pas dans son salon, qui n'eût son commentaire et pour ainsi dire son éloquence : se soulever de son fauteuil pour se tenir debout, s'y rasseoir, le quitter pour s'avancer au-devant de la visite, au besoin faire le simulacre d'un mouvement, tout cela constituait un langage dont un petit nombre de femmes paraissent aujourd'hui avoir gardé le secret. Cette caste des privilégiés se réduit maintenant à un bien petit nombre; le bon ton n'a plus guère d'adorateurs, même

Ayuntamiento de Madrid

dans le passé ; il a peut-être moins encore de disciples dans l'avenir. Chaque place dans un salon était indiquée autrefois par des lignes de démarcation vraiment infranchissables : la cheminée, le tapis, la table du milieu, le paravent, le fauteuil, la chaise, le tabouret, tout était animé dans ce milieu vivant, et l'on pouvait mesurer au nombre des pas, à l'ouverture de la porte, à la profondeur des saluts, à la durée de la conduite jusqu'au bout du salon, jusqu'à l'entrée ou jusqu'à la sortie du vestibule, tout ce que l'on pensait de vous et le degré d'estime qu'on en faisait.

Il est plus facile de se moquer de cette science, que d'en renouer la tradition ou que d'en pratiquer les manières : ce n'est pas seulement dans la fable que le renard Gascon se moque des raisins. Le malheur est que les gens comme il faut prennent si volontiers, par faiblesse, par bravade, par relâchement, les manières des gens comme il n'en faudrait pas, et pour en accepter ainsi les allures, nous finirons bien vite par en contracter les sentiments.

Tout en vous recommandant, ma cousine, une politesse exceptionnelle vis-à-vis des personnes âgées, je ne laisse pas de faire ici une réserve, laquelle a son importance.

Une jeune fille ne doit pas se conduire, en pareille circonstance, tout à fait de même vis-à-vis d'une femme et vis-à-vis d'un homme.

L'homme, ma chère cousine, vous êtes assez âgée pour le savoir d'avance, et par conséquent pour l'entendre sans inconvénient, l'homme a ses prétentions, auxquelles il ne renonce guère, auxquelles peut-être il ne renonce point.

Malgré leur âge et malgré leur situation, beaucoup d'hommes tiennent à honneur de pratiquer la vieille galanterie française et n'acceptent point aisément leur rôle de vieillards. Ils entendent bien, si les circonstances le demandent, rester debout pour offrir leur siége à une dame ou céder une place plus commode, en un mot, continuer, malgré le privilége de leurs années, ce rôle de chevaliers français dont ils se sont fait un juste honneur durant toute leur vie.

Il faut prendre garde de ne point froisser mal à propos ces inoffensives prétentions à continuer les devoirs d'un autre âge. S'ils n'ont point le tact ou la résignation de comprendre qu'à leur tour, tout leur est dû et qu'ils ne sont guère plus tenus à rien vis-à-vis de personne ; s'ils s'avisent de trouver mauvais qu'on se dérange pour eux et qu'on les traite avec une déférence sans limites, il faut savoir accepter leurs politesses et leurs services, et ne pas leur offrir au delà de ce qu'ils consentent à recevoir.

Il y a, d'ailleurs, malgré l'âge, une certaine réserve tout à fait séante aux jeunes filles, lorsqu'il s'agit de personnes de l'autre sexe. Personne ne prise plus haut que moi l'amitié ; et vous voyez, ma chère cousine, avec quel abandon et quelle confiance mutuelle nous la pratiquons tous les deux. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a toujours quelque chose de délicat et de compliqué dans des relations trop suivies et trop étroites. Quelque irréprochables que puissent être les paroles, quelque distants que soient les âges, la femme ne doit jamais oublier qu'elle est femme. Même dans la politesse à laquelle elle est tenue, même dans les égards dont elle témoigne ou qu'elle reçoit, jusque dans l'affection à laquelle tout lui permet de s'abandonner sans défiance comme sans péril, elle doit apporter une certaine tenue, une sorte de discrétion tacite, une pudeur de maintien qui donnent à toutes ses relations un charme et une grâce de plus.

Ce dernier point, ma chère Nathalie, est à noter dans vos souvenirs. Les femmes du monde, condamnées à porter ce nom malgré leurs efforts pour s'en secouer, donnent ici à notre génération un fort sot et fort condamnable exemple. Beaucoup d'entre elles, imitant des mœurs auxquelles il ne faut pas chercher d'origine, trouvent de très-bon goût d'affranchir les hommes, je ne dirai pas du respect, mais au moins de toutes les marques extérieures qui en témoignent. Elles les traiteraient volontiers sur le pied d'égaux et de camarades. Si leur dessein est de rendre la vie à la fois plus commode et plus agréable, les relations plus faciles en les faisant plus abrégées, les conversations plus spirituelles en même temps que plus libres, elles se sont trompées d'une façon bien lourde. Cette rudesse et ce sans-façon des manières ravit leur charme et leur fleur aux esprits les plus distingués. Ils se sentent mal à l'aise dans cette atmosphère de médiocrité et de vulgarité dont on les opprime. La conversation des femmes n'a plus rien qui les intéresse ni qui les inspire, dès qu'on en retire et qu'on en supprime ce qui en faisait le mérite et le prix. Je comparerais volontiers cette recherche dans les rapports mondains entre l'homme et la femme, je la comparerais volontiers aux difficultés de la forme poétique. Il n'est pas d'idiome qui n'ait imposé aux écrivains des entraves particulières toutes les fois qu'il s'est agi, comme on le dit communément, de *parler la langue des dieux* ; et cependant, malgré les obstacles de la mesure, de l'hémistiche, de la rime, la pensée ressort avec plus d'éclat, l'âme se peint avec plus de vivacité et de bonheur dans les vers que dans la prose. C'est là l'histoire des manières du monde ; elles ajoutent je ne sais quel parfum et quelle saveur, non pas seulement aux paroles mais aux gestes même et aux mouvements.

Je sais, ma chère cousine, que vous pratiquez dans toute leur étendue et toute leur bonne grâce les devoirs délicats dont je me fais auprès de vous l'interprète et le défenseur. Vous n'avez pas besoin d'être convertie, et si je voulais donner un exemple à l'appui de mes recommandations, je ne vois pas trop où je pourrais mieux le trouver qu'en vous-même. Il ne m'est pas bien démontré cepen-

Ayuntamiento de Madrid

dant, qu'au milieu de la contraddiction universelle, dans cette insociabilité banale à laquelle chacun s'abandonne de plus en plus, il ne m'est pas bien démontré que vous ne vous êtes point parfois sentie un peu ébranlée dans vos convictions et presque honteuse de votre savoir-vivre. Veuillez donc vous rassurer, ma cousine, et bien vous persuader que vous seule êtes dans le vrai, lorsque vous distribuez à chacun autour de vous avec tant de mesure, de convenance et de tact, les égards et les honneurs dus à l'âge, à la situation, au mérite de chacun.

Veuillez recevoir, ma chère Nathalie, les meilleures amitiés de

Votre affectionné cousin,
ANTONIN RONDELET.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE)

XV

LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Toute l'enfance de Raymond s'était usée aux dernières places de l'école; distrait, paresseux, indifférent, il n'avait ni le noble sentiment du devoir, ni l'amour-propre désireux de bien faire et de paraître, qui parfois tient lieu d'un sentiment plus généreux; on n'entendit pas son nom dans les distributions des prix, les beaux livres dorés et les vertes couronnes passaient en d'autres mains et sur d'autres têtes; à peine un pâle accessit venait de loin en loin consoler son père, qui, *prix d'honneur* lui-même, aurait ambitionné pour son fils les triomphes académiques; mais vers l'âge de seize ans, l'esprit de Raymond s'éveilla, l'émulation le saisit, il trouva dans sa mémoire la science que les professeurs y avaient péniblement enfoncée, une certaine verve se développa soudain en lui, et il finit d'une manière brillante des études piteusement commencées. Il entra en ligne au grand concours, et s'il n'eut pas le prix, il eut l'honneur de le disputer avec une certaine vigueur, et les concurrents de cette année-là se souviennent encore de la facilité avec laquelle il fabriquait les vers latins et la prose française.

Le cœur de M. Dallines s'épanouit: il allait donc voir se réaliser un de ses rêves! Quelque blessure que lui eût faite l'Université, il avait gardé pour elle une tendresse et une vénération extrêmes, et il ne souhaitait qu'une chose, c'est que son fils aîné entrât à l'École normale, en sortît professeur, et s'élevât de degré en degré aux honneurs universitaires que son père n'avait pu atteindre, et comme il goûtait fort les anciens, il se redisait à lui-même les vers d'Hector devant les portes Scées, Raymond remplaçant ce jeune Astyanax:

Qu'on dise de mon fils : Il vaut mieux que son père!
(ILIADE.)

Ces rêves avaient eu un temps d'arrêt, mais lorsque Raymond, de *cancre* devint écolier studieux et distingué, lorsqu'il prima dans la classe, lorsqu'il termina sa philosophie avec tous les honneurs, M. Dallines renoua ses projets, n'ayant aucun doute que ses vues ne fussent également les vues de son fils, car à quoi bon tant de science si ce n'est pour la déverser, moyennant d'honnêtes émoluments, dans la cervelle d'autrui?

Le lendemain de l'enterrement civil du vieux prote, on finissait la soirée au jardin; madame Dallines parcourait la *Revue des Deux-Mondes*, Fabienne tenait André sur ses genoux; M. Dallines, M. Martian et le jeune Raymond fumaient, et suivaient des yeux avec nonchalance la fumée grise qui montait dans les sorbiers. M. Martian, fatigué de ce silence à la turque, jeta son cigare, s'étendit un peu dans son fauteuil de rotin, et dit à Raymond:

« Eh bien! mon garçon, tu en as donc fini avec l'*Alma mater*, les langues mortes, la philosophie, la logique, les problèmes, tu vas entrer dans la vie pratique; à quoi diable te destines-tu? »

M. Dallines interrompit son fils qui ouvrait déjà la bouche pour la réplique, et dit:

« A quoi se destinerait-il? à l'École normale, parbleu! de si belles études doivent aboutir là. Il va perfectionner ce qu'il a ébauché et se rendre

Ayuntamiento de Madrid

maître de la science afin de pouvoir la communiquer à autrui.

— Permettez, mon père! dit Raymond; mais M. Martian lui coupa prestement la parole :

— Tu rêves, mon cher! dit-il à son beau-neveu. Tu veux faire un professeur de ce beau gars-là? professeur dans un petit collége? dans un plus grand collége? dans un lycée? dans une faculté peut-être? mais toujours professeur? épuisant ses poumons et son esprit au service de ce qu'il y a de plus ingrat au monde, la jeunesse? Quelle idée, mon cher! quelle fâcheuse constance pour l'Université qui t'a si mal traité, toi, qui devais être une de ses gloires!

— Ah! mon père, M. Martian exprime bien ce que je pense! je n'ai nulle envie d'entrer ni à l'École normale, ni dans le professorat; bien loin de là, ces idées me dégoûtent parfaitement.

— Qu'est-ce que tu veux alors? quelle carrière prendrais-tu? médecin comme l'ami Martian? avocat? employé d'administration?

— Non, mon père, dit résolûment Raymond, rien de tout cela.

— Militaire alors?

— Par exemple! je ferais là une rude sottise! s'écria le bachelier. Non, non, ce n'est pas de ce côté-là que je porte mes vues. Je ne serai pas médecin, parce que l'anatomie me répugne; ni avocat, je n'estime pas assez le mur mitoyen, ou même la parlotte parlementaire; ni employé du gouvernement, de vraies momies, ces bons employés; je suis de mon temps, mon père, et je veux avant tout gagner de l'argent.

— Mais ces professions permettent...

— D'arriver à la médiocrité d'Horace après vingt ans de travail, n'est-ce pas, père? Je désire mieux. Je veux manier de l'argent, beaucoup d'argent, entrer dans les vastes affaires de notre temps, afin d'arriver vite à la grande fortune, car à quoi bon, enfin! devenir riche lorsqu'on est vieux!

— Il a bien raison! s'écria de sa voix fine et sèche madame Dallines. C'est quand tout est neuf et jeune en nous qu'il faut jouir!

— N'est-ce pas, chère maman Marthe?

— Et pour arriver à ces magnifiques résultats, que comptes-tu faire? demanda M. Dallines à qui cette approbation de sa femme n'avait pas fait grand plaisir.

— Eh! mon père, je veux entrer dans la banque ou dans le change, hors de là, point de salut, car pour le commerce ou l'industrie, il faut des fonds, il faut de la *braise*, pardon du mot, et je n'en ai guère; je ne pourrais pas monter une bonne affaire.

— Les affaires, c'est l'argent des autres, dit M. Martian en riant.

— Non, non, pas de ça; pas de commandite! répondit vivement Raymond qui paraissait avoir étudié le langage de sa future profession. J'ai mon plan tiré, vous verrez.

— Et tu veux devenir commis d'une banque ou d'un courtier de change?

— Avec ta permission, mon père, pour apprendre le métier.

— Et les professions libérales ne te disent rien?

— Pas un traître mot. »

M. Dallines jeta son cigare avec une sourde impatience; il ne se sentait pas au niveau de ces ardeurs de jeunesse qui ne soupiraient qu'après l'argent et les jouissances; jadis, lui-même, en épousant sa première femme, n'avait pas été insensible aux modestes agréments que revêtait son foyer; il avait échangé avec joie sa chambre de garçon où il demeurait seul avec la Muse, pour la belle maison qu'il habitait encore; mais, en remontant vers le passé, il pouvait se rendre justice, et se dire que ses aspirations vers le bien-être, vers la vie assurée et paisible, étaient mêlées au moins de quelques sentiments d'amour, de quelques élans poétiques et jeunes, tandis que les âpres désirs de son fils ne s'égaraient dans aucun sentier fleuri et n'avaient pour point de départ que la cupidité la plus sèche, et pour but que la jouissance la plus personnelle. Une autre génération s'élevait; née sans foi, elle était sans affection; détournée dès le berceau des beautés immortelles, elle cherchait avec passion ce qui se goûte, se palpe et se sent dans le court passage de l'homme ici-bas. Ces réflexions traversaient le cerveau de M. Dallines; il se disait:

« Race nouvelle, positive, pratique! Nous autres vieux, nous vivions d'idéal, de songes, ils aiment mieux les truffes... dois-je me fâcher de ce que mon fils ressemble à ses contemporains?

Ce qui le fâchait peut-être, c'est que Marthe elle-même, Marthe qui, au début de son mariage, voyageait dans le bleu, semblait éprouver maintenant cette même soif d'argent, de plaisir, de luxe et d'amusements, que son beau-fils exprimait avec tant d'énergie. Il lui avait donné tout ce qu'il possédait, il l'avait élevée à une position supérieure à celle qu'elle avait toujours connue, n'était-elle pas contente, et désirait-elle davantage?...

Pendant tout le séjour que fit Raymond à C... pendant les dernières vacances passées dans la demeure paternelle, ces conversations revinrent fréquemment, et toujours, elles impatientaient le mari et le père, elles attristaient profondément la sœur. Il était convenu que Raymond irait apprendre la banque au chef-lieu du département; on ne discutait plus les voies et les moyens, mais Marthe et Raymond plongeaient dans l'avenir des regards ardents :

« Je réussirai! disait-il; il y a de belles affaires à entreprendre sur les chemins de fer et sur les charbonnages, vous verrez! Alors, j'aurai une maison magnifique, des chevaux, j'épouserai une jeune fille riche aussi; vous viendrez aux fêtes que nous donnerons, et vous verrez enfin ce que c'est que vivre.

Ayuntamiento de Madrid

— Je n'admets pas une belle maison sans une serre.

— Bien entendu.

— Et quant au mobilier, autant de fantaisie que de magnificence, si vous m'en croyez.

— Je vous consulterai, chère maman Marthe.

— Où diable as-tu vu toutes ces gentillesses-là? lui disait son père.

— Chez mes camarades, les riches, les enfants de la finance; je les voyais chez eux et je remarquais tout, depuis le service de table jusqu'au landau à huit ressorts.

— Et tu crois que c'est là le bonheur? lui dit un jour Fabienne; ils étaient seuls, par hasard, car il ne cherchait pas à la voir sans témoins.

— Où serait-il? dans un couvent peut-être?

— Oui.

— Que n'y es-tu restée alors? à quoi bon te défroquer?

— On n'a pas voulu de moi, dit-elle en baissant la tête. Mon bonheur eût été de vivre derrière ces grilles, et je crois que dans celui que tu rêves, tu ne trouveras qu'amertume et déception.

— Grâce du sermon, hein! Je n'ai pas empêché ton vœu de pauvreté, n'empêche pas mon vœu de richesse!

— Je n'empêche rien, dit-elle, que puis-je empêcher? mais je te plains.

— Ma pauvre sœur, qui est le plus à plaindre? celui qui mange les fruits qu'il trouve sur son chemin, ou celui qui se laisse mourir de soif, dans l'attente d'un banquet imaginaire?

— Imaginaire! reprit-elle.

Imaginations! — Célestes vérités!

— On t'a appris cela au collége, ô mon cher Raymond, souviens-t'en quelquefois dans ce monde nouveau où tu vas aller! »

XVI

LE MIDI DE LA VIE.

Raymond s'en alla; la vie reprit son cours habituel, M. Dallines rédigeait son journal, faisait son premier C..., présidait des réunions politiques; sa femme présidait des dîners et des soirées, recevait des visites, combinait des toilettes, chapitre qui devenait de plus en plus important dans son existence; Fabienne priait et travaillait, et dans sa vie murée comme celle d'une recluse d'autrefois, où elle se voyait seule avec sa pensée et ses peines devant Dieu, elle se trouvait plus paisible, qui sait? plus heureuse peut-être que le bouillant journaliste ou la femme aux soucis mondains. Si l'axiôme du bon vieux Ducis est vrai, si notre bonheur n'est jamais qu'un malheur plus ou moins consolé, les chagrins de Fabienne avaient au moins Dieu pour témoin et la conscience pour appui; elle pouvait dire au confident des âmes solitaires ses peines toujours les mêmes et toujours plus vives; elle pouvait recommander, à celui qu'on ne fatigue jamais, et dont la miséricorde écoute toujours, son père, son frère, et ce petit enfant, qu'elle aimait, et qu'on élèverait dans l'indifférence de Dieu, dans la haine de son Église. Tous les chagrins de Fabienne étaient en quelque sorte en dehors d'elle; absorbée dans le souci du bonheur et du salut d'autrui, elle ne se repliait jamais sur elle-même; son sort, obscur, froid, laborieux, elle ne l'eût pas choisi, mais elle l'avait de grand cœur accepté. Pourtant, sa sérénité sérieuse avait le don d'impatienter Marthe: la patience des martyrs irritera donc toujours les tyrans?...

Marthe, si souriante au début de son union avec M. Dallines, s'était peu à peu accoutumée à l'aisance, à la situation, aux hommages, à l'assiette fixe dans la vie, et même à l'affection empressée de son mari. Elle avait relégué dans les plus obscurs lointains sa besoigneuse enfance, sa jeunesse errante, dépendante et pauvre; elle avait complètement oublié le temps où une pièce de dix francs, donnée par l'oncle Martian, lui semblait un trésor, et où un chapeau neuf faisait événement dans son esprit; elle avait vu passer dans ses petites mains tant de pièces d'or et de billets de banque, et les jolis chapeaux s'étaient si souvent renouvelés, à son premier commandement! Tout ce passé de misère avait disparu: elle semblait née dans la position que le mariage lui avait faite, et les yeux difficiles et capricieux de son esprit commençaient à entrevoir les défauts de cette situation jadis enviée. Elle n'était pas la femme la plus élégante ni la plus opulente de C... Elle trouvait, à chaque pas, dans cette ville que l'industrie enrichissait, des situations fort supérieures à la sienne; un certain ennui, un certain dégoût lui serrait le cœur, lorsqu'elle se disait, en regardant son mari:

« Un vieux professeur devenu journaliste... homme de talent oui, peut-être... mais combien ce talent est-il coté dans le monde?... une femme de fonctionnaire, de magistrat, d'officier même, aura le pas sur moi, de droit et partout... cela n'est pas amusant... Ah! une révolution sociale!

Elle bouillonnait dans ce cerveau féminin, la révolution qui devait faire de Marthe non l'égale, mais la supérieure de celles qui la primaient, et en attendant qu'elle éclatât, que la constitution fût changée, qu'un autre drapeau flottât sur les tours et que le peuple chantât quelque nouveau refrain dans les rues, elle avait, elle, dans l'humeur, tous les orages qui précèdent les grandes convulsions politiques. Fabienne souffrait de ces commotions, nées d'un amour-propre irrité et jaloux. C'était sur elle que retombait le poids des sourds mécontentements de sa jeune belle-mère; les moqueries et les gronderies, les unes amères, les autres violentes, marquaient le lendemain de

Ayuntamiento de Madrid

ces fêtes où Marthe n'avait pas été la plus belle ni la plus remarquée; elle choisissait pour ces exécutions, le moment où elles étaient seules, où elles traitaient des affaires du ménage; Fabienne ne le dirigeait plus, mais elle y aidait dans la mesure de ses forces, et ses intentions, ses occupations, ses arrangements devenaient alors l'objet d'incessantes critiques, qu'elle écoutait et ne discutait guère. Le petit André était aussi un sujet d'hostilité; Fabienne s'en occupait, et s'il savait lire et écrire, il ne devait qu'à elle seule ces premiers rudiments de la science. Elle y ajoutait autre chose, il priait Dieu avec elle, et c'était un plaisir ineffable que d'entendre ces lèvres candides disant *Notre Père* avec un accent si convaincu, qu'il semblait qu'André vît les cieux ouverts et le Père qui lui souriait. Marthe laissa passer, en haussant les épaules, ces actes de piété enfantine et sérieuse à la fois, mais lorsqu'un matin, l'enfant lui récita des demandes et des réponses du catéchisme, elle éclata; il est vrai que la veille, à un grand dîner chez le maire de la ville, elle avait été placée à un bout de la table, avec les filles de la maison et les jeunes gens. Ce qu'il y avait de poison dans son cœur en sortit.

« Je vous le ferai dire par votre père, s'écria-t-elle, puisque vous ne voulez pas m'obéir : ni lui, ni moi nous ne voulons de ce mysticisme théologique. Que voulez-vous qu'un marmot de cet âge comprenne à ce jargon-là? qu'il aille jouer à la balle plutôt que de réciter, comme un sot perroquet, une leçon à laquelle il ne comprend rien, ni vous non-plus. C'est bien assez d'une ex-religieuse dans la maison sans y ajouter un enfant de chœur! »

Fabienne répondit froidement :

« Vous serez obéie. »

Mais André avait compris, et il dit à sa mère avec un accent de douleur et de colère :

« Pourquoi grondez-vous ma sœur? Vous ne m'apprenez jamais rien, maman, c'est elle qui s'occupe toujours de moi... il ne faut pas lui faire de chagrin ou bien j'en aurai aussi...

— Il ne manquait que cela! s'écria Marthe; ce petit serpent qui se retourne contre moi. Je vous mettrai à l'école, monsieur! et dès demain! »

L'enfant fut terrifié; il pleura, il pria, et Marthe se fit longtemps supplier pour accorder à Fabienne le droit de s'occuper jour et nuit de ce petit garçon, dont les jeux et les études eussent fort embarrassé sa mère.

Marthe se distrayait en passant sa méchante humeur sur Fabienne que le peuple, dans son langage énergique, eût appelée un *souffre-douleur*; puis elle se ménageait des plaisirs d'un autre genre; le goût de la dépense augmentait chez elle, sa toilette devenait une affaire importante dans le budget, et M. Dallines commençait à s'apercevoir que les légers caprices d'une femme pouvaient devenir une lourde charge. Il n'osait rien dire : Marthe avançait vers l'été de la vie, mais lui dépassait déjà l'automne, et il se rendait trop bien compte des disgrâces que l'âge traînait à sa suite. Ses cheveux grisonnaient; la fatale patte d'oie marquait ses yeux; ne devenait-il pas un peu sourd, et Marthe n'avait-elle pas un mouvement fréquent de nerveuse impatience lorsqu'elle devait élever la voix ou répéter un mot qui n'avait pas été compris? Aussi, lorsqu'arrivaient les notes des couturières parisiennes ou celles des tapissiers, des jardiniers, des fournisseurs de toute sorte de C***, il soupirait, examinait à plusieurs reprises le formidable total, payait, soupirait encore et ne disait rien. Il avait fini, comme beaucoup de païens, par craindre son idole.

XVII.

RÉCLAMATION.

Deux à trois ans s'étaient écoulés de la sorte; sous la trame monotone de ces existences couvaient bien des troubles, mais personne encore n'avait osé avouer que l'orage était près. Raymond donnait peu de ses nouvelles; quelques mots brefs, en style télégraphique, annonçaient qu'il se portait bien, demandaient de l'argent et signalaient quelques nouvelles de Bourse. Il fit deux voyages, ou plutôt deux apparitions, et il en annonça enfin une troisième par une dépêche ainsi conçue :

» Arriverai samedi pour affaires.

» Raymond. »

Il aurait pu disposer de dix ou douze mots pour exprimer ses sentiments et son affection, mais qu'à ses yeux, c'eût été là du temps perdu!

Il arriva, et répondit en bon prince à la tendresse de sa sœur, à la cordialité de son père, à l'empressement de Marthe; il semblait un peu plus aimable qu'aux précédents voyages et l'on faisait honneur de ces qualités nouvelles au contact du monde et à un certain plaisir de se retrouver enfin en famille. Le pauvre cœur de Fabienne déborda de joie à un mot affectueux de Raymond; elle le regardait avec ivresse, elle cherchait dans ces traits plus accentués quelque chose de ferme et de tendre qui lui permît d'espérer en l'avenir, et elle eut l'âme toute dilatée, lorsque le soir, Raymond lui dit à voix basse :

« J'aurai quelque chose à demander à notre père : tu m'appuieras, ma bonne sœur? »

Ce langage nouveau l'attendrit; il lui semblait que le frère, l'ami qu'elle avait rêvé, était né enfin, que Raymond, devenu meilleur, la consolerait de ses peines; elle rêva là-dessus jusqu'au matin, et le matin encore, il l'embrassa avec tendresse, et lui répéta :

« Je compte sur toi! »

On se réunit dans le cabinet de M. Dallines, qui dit à son fils :

Ayuntamiento de Madrid

« Tu es venu pour affaires, m'as-tu dit ? quelle affaire ?

— C'est bien simple ; je veux m'établir : une part d'agence de change est vacante ; j'aurai la préférence sur tout autre, mais il me faut des fonds.

— Mon enfant, j'avoue que je ne puis pas t'en prêter.

— Je ne me permettrai pas de te demander un prêt, mon père ; je voudrais seulement, pour arriver à mes fins, réaliser la fortune que m'a laissée ma mère.

A ce mot dit d'un ton net, M. Dallines pâlit ; ce mot était gros de tristesse, ce mot allait changer son mode de vie.... Il faudrait donc aliéner, réaliser cette belle maison, cet antique pignon sur rue, vendre le verger au bas de la ville, vendre la ferme, transformer sa situation de propriétaire honoré, considéré, en celle d'un écrivain, vivant de quelques petites rentes et du produit aléatoire de sa plume! Quitter la maison surtout lui était pénible :

— Tu veux, dit-il, traiter de Turc à Maure avec ton père? Je suis prêt à te rendre des comptes, ils sont liquidés, mais m'obliger à me défaire des immeubles de ta mère, me sera fort pénible, je l'avoue.

— A moi aussi, mon père, mais nécessité n'a pas de loi ; je veux faire ma petite trouée dans le monde, et il me faut de l'argent. Je pensais même que ma bonne sœur me confierait peut-être ses capitaux.... »

Fabienne voyait la souffrance de son père ; elle suivait par instinct, les méandres de sa pensée ; elle n'hésita point :

« Tu te trompes bien, dit-elle à son frère, je ne veux rien de ce qui peut contrarier mon père, et je m'oppose à la vente des propriétés de notre mère.

— Tu ne connais pas le Code Napoléon, le Code civil, ma sœur, répondit Raymond avec un mauvais sourire : écoute : *Nul n'est forcé de demeurer dans l'indivision.* Or, il m'est impossible de laisser ces biens en indivis, ils ont acquis une grande valeur et j'ai besoin d'argent.

— Mon fils, tu uses d'un procédé bien dur !

— Affreux ! abominable, s'écria Marthe avec indignation.

— J'en suis désolé, mon père, mais je ne puis faire autrement : ma raison et mon intérêt sont d'accord. Je suis fâché, chère maman Marthe, de ne pouvoir faire cadrer mes plans avec les vôtres.... Je suis un homme positif ; mon père n'a-t-il pas désiré que je sortisse de page, que je fusse libre de tous les préjugés des époques antérieures?

— Tu es libre ! dit son père avec ironie.

— Ma réclamation est juste ; je regrette qu'elle vous contrarie tous deux, mais enfin, tout homme a des devoirs envers lui-même, et se frayer son chemin en est bien un.

— Je t'y aiderai.

— Cela ne suffirait pas, mon père, j'ai fait tous mes calculs.

— Je m'en aperçois.

— Le refus de Fabienne les déjoue même un peu, mais j'espère qu'elle reviendra sur son idée.

— Jamais, répondit-elle avec force, et je déclare que si tu vends nos biens, je remettrai sur-le-champ, entre les mains de mon père, la part qui me reviendra. »

M. Dallines parut touché et lui tendit la main. Raymond se leva d'un air de mauvaise humeur et il dit :

« Je vais chez le notaire, veux-tu m'accompagner, père?

— Va tout seul, tu es plus habile et plus expert que moi; va !

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉTOILE FILANTE

(SUITE.)

A mesure qu'ils se connaissaient davantage, Lionel et le baron avaient l'un pour l'autre un goût plus vif, une sympathie plus marquée. « Ils étaient comme les deux doigts de la main, » disait madame d'Amagny, qui ne comprenait pas qu'un homme jeune et gai pût quitter parfois son salon pour aller causer en tête-à-tête avec un vieillard.

Le maître du logis ne tenait pas toujours compagnie à ses hôtes, mais ceux-ci ne s'en offensaient point ; le baron leur paraissait si sérieux, si austère, un véritable rabat-joie. D'ailleurs, madame d'Amagny savait l'excuser. Il composait,

Ayuntamiento de Madrid

disait-elle, un ouvrage sur l'agriculture, et le libraire le pressait de livrer sa copie.

Je ne crois pas que le libraire était aussi impatient que cela, mais le baron écrivait effectivement un traité d'agriculture, et il en lisait des fragments à Lionel, qui ne s'y connaissait guère. Souvent le jeune marin rencontrait Hélène chez M. d'Amagny. C'était elle qui copiait le fameux traité, et cette tâche ne passait pas la mesure de son esprit, pensait Lionel, qui décidément ne a croyait pas très-intelligente : elle parlait si peu !

Pourtant ce n'était point une petite sauvage, elle prenait volontiers sa part des divertissements que la baronne prodiguait à ses hôtes ; elle aimait le bal, la promenade, les visites, mais elle ne consacrait pas ses journées entières au plaisir ; elle avait des heures de liberté qu'elle employait à sa guise, et l'une de ses plus grandes joies était d'aller tenir compagnie à son oncle ou de sortir avec lui dans la campagne. Je ne sais si de semblables distractions eussent été du goût de mademoiselle Éliane, mais, par le fait, elle n'eût pu se les procurer. Elle n'avait pas un instant à elle; ses devoirs de maîtresse de maison l'absorbaient entièrement. Car elle commandait au château preque autant que la baronne ; elle dirigeait tout, égayait tout et ne se reposait guère... elle ne se reposait jamais, elle était constamment affairée, et s'imposait de pénibles obligations. C'est ainsi qu'après avoir passé au bal une partie de la nuit, elle se levait parfois à l'aube pour suivre la chasse; et souvent, quand elle avait battu la plaine tout le jour, il lui fallait, le soir, faire de la musique ou jouer des charades.

Lionel admirait l'heureux caractère de cette eune fille, sa vivacité, sa constante bonne humeur et il était de plus en plus séduit par ses qualités brillantes. Aussi, lorsqu'il écrivit à sa famille, il parla d'Éliane avec une sorte d'enthousiasme. Il avait l'habitude d'envoyer à ses sœurs de longues lettres, où rien n'était omis de ce qui pouvait les intéresser et les distraire. Mais, cette fois, il alla trop loin, l'expression dépassa sa pensée; aussi bien il ne se doutait pas que cela pût tirer à conséquence. La lettre cependant fit événement chez M. le marquis de Thise, et courrier par courrier le bon vieillard adressa à son fils la réponse suivante :

« Mon cher enfant, ce que tu mandes à tes sœurs me comble de joie, et je remercie de tout cœur la bonne Providence; mon vœu le plus cher est exaucé. En effet, ce que je désirais par-dessus tout, c'était que tu susses apprécier le rare mérite de mademoiselle Revel, et qu'elle voulût bien te témoigner un peu de sympathie; et si je t'ai envoyé là-bas, c'était uniquement pour que tu y fisses la connaissance de cette jeune personne. Avec l'assentiment de M. Revel, bien entendu; c'est même lui qui a combiné ce plan, et qui m'a fourni les créances qui t'ont donné tant de mal, et nous ont servi de prétexte ; il désirait que tu visses la demoiselle avant de savoir qu'elle t'était destinée ; mais, puisqu'elle te plaît et que tu montres pour elle tant d'admiration, je puis sans inconvénient te dévoiler tout notre secret. Apprends donc qu'il dépend de toi d'épouser cette grande héritière; ses parents et ton oncle donnent avec plaisir leur agrément pour ce mariage, qui me rendra le plus heureux des pères.

» Quant à tes sœurs que j'ai mises ce matin dans la confidence, elles sont positivement enchantées, quoiqu'elles ne se doutent pas, les pauvres petites, que ceci est pour elles un coup de partie. Car si tu épouses mademoiselle Revel, tu n'auras nul besoin de la fortune de ton oncle de Vertbois, et celui-ci la léguera tout entière à ses nièces. C'est convenu, M. Revel le sait et n'y trouve point à redire; tu portes un nom si ancien, tu as par devers toi un si brillant avenir, que le richissime banquier accepte nos conditions et nous donne quittance du bien de ton oncle. Ton titre, ta position, tes bonnes qualités lui suffisent.

» Nous n'avons point encore fait part de notre projet à M. et madame d'Amagny ; il paraît que la baronne a un caractère un peu... jeune, et M. Revel, qui la connaît bien, a craint qu'elle ne sût point garder le secret vis-à-vis de ses nièces ; mais bientôt, je l'espère, il ne sera plus besoin de faire tant de mystère, et nous pourrons parler hautement de ce mariage. N'est-il pas vrai, mon cher fils? Tu m'autorises, n'est-ce pas, à demander formellement la main de la jeune personne? Ce matin, après avoir lu ta lettre, j'ai failli courir chez notre beau-père ; mais, après réflexion, je me suis tenu coi. Ne précipitons rien, décide-toi librement ; prends un jour, prends-en deux ; prends-en huit s'il le faut, mais n'oublie pas que j'attends ta décision avec impatience, etc. »

Lorsque Lionel eut achevé sa lecture, il était étourdi, ébloui, incapable de rassembler ses idées. Il plia lentement la missive paternelle, la remit dans l'enveloppe, ouvrit sa fenêtre et respira avec force. Il était ému et oppressé; la joie produit des effets si bizarres ! quoi, cette admirable Éliane, si belle, si riche, si accomplie, il n'avait qu'un mot à dire, et elle lui appartiendrait pour toujours? N'était-ce pas trop de bonheur?

Et pourtant Lionel ne le disait pas, ce mot; il restait là surpris, effaré; il regardait courir les nuages, il écoutait la voix lointaine des oiseaux qui émigraient, il froissait dans sa main cette bienheureuse lettre... A quoi songeait-il donc, et pourquoi n'écrivait-il pas la réponse que M. le marquis de Thise attendait avec tant d'impatience? Voulait-il réfléchir encore? Eh bien oui, voilà ce qu'il voulait, et il le voulait tellement qu'il n'alla point au château, afin de passer la journée entière dans le recueillement et la méditation. Il déjeuna à la hâte, fit une longue promenade solitaire, et ne rentra qu'à la nuit tombante. Comme il traversait la principale rue de la ville, il remarqua,

Ayuntamiento de Madrid

sur un mur, une affiche gigantesque autour de laquelle se pressaient de nombreux lecteurs. Il s'arrêta et lut aussi. On annonçait que le soir même il devait y avoir un concert d'amateurs au bénéfice des pauvres, dans la salle de théâtre. Ce théâtre était, pendant les trois quarts de l'année, un lieu désert où l'araignée filait paisiblement sa toile. Aussi l'annonce faisait sensation, et chacun saisissait avec empressement cette occasion de se distraire. Lionel se décida à suivre la foule et à assister au concert; mais, comme il avait entendu beaucoup de musique depuis qu'il était en villégiature, il eut soin d'arriver lorsque la salle fut comble et la fête commencée. Il se casa du mieux qu'il put. Presque en face de lui se trouvaient M. et madame d'Amagny et leurs nièces. Hélène avait une robe gris-perle avec des agréments bleus et un nœud de velours bleu dans les cheveux; sa toilette lui seyait bien et faisait valoir sa taille mince et ronde; elle était coiffée avec goût; il y avait sur ses joues de fraîches couleurs roses, et ses yeux, qui étaient fort beaux, le soir, brillaient plus que de coutume. Elle écoutait la musique, et l'on voyait qu'elle savait l'aimer et la comprendre. Éliane, assise auprès d'elle, était enveloppée dans une sortie de bal d'une grande élégance mais qui faisait un effet assez singulier. Sa coiffure, œuvre d'art et de patience, était un composé de boucles, de nattes, de crêpés, de marteaux, dans lesquels on avait niché de petits boutons de roses.

Cela attirait d'autant plus l'attention que nulle autre femme présente n'avait de fleurs dans les cheveux. Celles qui n'étaient point en chapeaux portaient un simple nœud de rubans, et Lionel eût voulu que sa fiancée n'eût pas de boutons de roses. Ils lui allaient si bien pourtant! Vraiment ce jeune homme n'était pas raisonnable et se plaignait que la mariée fût trop belle.

D'un air assez maussade, il s'enfonça dans son coin, cessa de regarder et se livra à de profondes réflexions; mais blentôt un mouvement qui se fit dans la salle l'obligea à relever la tête. On chuchotait, on se penchait en avant, on s'armait de lorgnettes, on prenait des airs attentifs comme quand une grande actrice va paraître.

Lionel regarda aussi et vit sur la scène... Éliane conduite par un monsieur admirablement coiffé et ganté, qui avait l'air de jouer un premier rôle dans une comédie de caractère. Le marin tressaillit et se frotta les yeux. Était-ce véritablement Éliane? Hélas! oui, elle n'avait plus sa sortie de bal; elle était là en robe de gaze blanche, toute parsemée de boutons de roses. Elle s'assit au piano, tira ses gants très-vite; avança ses beaux bras nus, posa ses mains sur le clavier, frappa quelques accords, et d'une voix fraîche, suave, ravissante, elle chanta *la Marguerite au rouet* de Schubert.

Lionel fronça le sourcil, se mordit les lèvres, et se cacha de nouveau au fond de la loge; mais quand les applaudissements éclatèrent, quand toute la salle manifesta bruyamment son enthousiasme, il n'y tint plus, il se leva et sortit, sans prendre la peine de cacher son mécontentement. Son absence ne dura pas plus de dix minutes; on eût dit qu'il y avait là quelque aimant qui l'attirait malgré lui; il revint donc et reprit sa place. Éliane aussi avait repris la sienne; elle causait négligemment avec sa cousine, sans paraître remarquer — l'innocente enfant — que tous les regards étaient fixés sur elle, et que son nom était dans toutes les bouches. Quelle était charmante, avec sa figure animée, son gracieux sourire, son air modeste et ingénu! Lionel ne l'avait jamais trouvée aussi jolie, cependant il continuait à froncer le sourcil, et le sentiment qu'elle lui inspirait à cette heure n'était certes pas de l'admiration. C'était un homme tout simple et tout uni que ce marin. Qu'allait-il faire de cette merveille dans son modeste logis?

Tout en se posant cette question, Lionel examinait les deux cousines, et établissait entre elles des comparaisons qui rembrunissaient encore ses idées. Mais du reste, il ne songeait point du tout à s'opposer aux desseins de son père. Ce mariage était trop avantageux, non seulement pour notre marin mais surtout pour ses sœurs. Elles n'avaient pas de dot, et ne pouvaient compter sur la fortune de M. de Vertbois tant que Lionel n'aurait pas une position brillante et assurée. Ce baron de Vertbois était un homme de la vieille roche et de l'ancien régime, il trouvait que l'aîné des enfants, le futur chef de la famille, l'héritier du nom et du titre, devait être riche, fût-ce au détriment des trois jeunes filles, et, puisque la loi et la tendresse paternelle ne permettaient pas au marquis de Thise de déshériter les pauvres petites, l'oncle obstiné avait résolu depuis longtemps de léguer toute sa fortune à Lionel. Celui-ci en épousant Éliane changerait l'état de la question et mettrait ses sœurs à même de s'établir avantageusement; pouvait-il hésiter?

— Demain j'écrirai à mon père, pensa-t-il en soupirant et en regardant Hélène.

VI

Le lendemain, Lionel alla se promener dans les bois; aussi bien il avait du temps à perdre et sa lettre ne pouvait partir que le soir. Il visita la brande tapissée de bruyères où il avait vu Éliane à cheval pour la première fois; il s'enfonça sous les hêtres dont le feuillage doré s'éparpillait sur le sol au moindre souffle de la brise, et, très-pensif, il se dirigea vers la maison forestière; il y avait si longtemps qu'il n'avait vu le vieux Gaspard! La clairière était tapissée de feuilles mortes, et la treille ne montrait plus guère que des branches nues; mais les pigeons roucoulaient au bord

Ayuntamiento de Madrid

de l'auget, le petit chasseur en tôle tournait toujours sur le toit, de grosses spirales de fumée allaient se perdre dans le pâle azur du ciel, et Gaspard était là justement qui écorchait un levraut.

« Monsieur le baron! cria-t-il d'un air joyeux en apercevant Lionel, voici M. le comte de Thise. »

Le baron d'Amagny sortit précipitamment de la maisonnette et vint serrer la main de son jeune ami.

« Vous allez au château? lui dit-il. Je ne vous le conseille pas. Tout le monde y est en l'air; hier au soir, Éliane a décidé qu'on irait dîner aujourd'hui dans les ruines, là-bas, de l'autre côté de la rivière; mais on a veillé tard, et ce matin personne ne voulait se lever; nous étions tous si fatigués! Et vous? Vous avez assisté aussi à ce concert; je vous ai vu. Pourquoi n'êtes-vous pas venu féliciter Éliane? Elle a bien chanté, n'est-ce pas? C'est une surprise qu'elle a voulu faire à ses amis. Personne n'était dans le secret, excepté madame d'Amagny, Hélène, moi, et ceux qui ont organisé le concert. Ça vous étonne peut-être que j'aie permis à la petite de se produire ainsi dans une salle de théâtre; ah je me suis fait tirer l'oreille, et si la baronne n'avait pas tant insisté... Elle et Éliane disent que je ne suis pas de mon siècle; serviteur! Je vous demande un peu si c'est la place d'une jeune fille modeste? Mais pour en revenir à la partie d'aujourd'hui, elle va tout de travers. Nos gens ne savent auquel entendre; les femmes de chambre sont sur les dents; rien n'est prêt. Ces impromptus donnent plus de mal aux domestiques que de plaisir aux maîtres. Il faut emballer des vins, des provisions, des vêtements pour le cas où il pleuvrait, car le temps n'est pas sûr; c'est un bruit, une confusion, la cour du roi Pétaud. Hélène et moi nous nous sommes sauvés, à jeun, ne vous déplaise, et nous venons demander à déjeuner au forestier. Voulez-vous m'en croire? Restez avec nous, et après-midi nous irons rejoindre nos amis dans les ruines. Vous hésitez? Trouveriez-vous notre repas trop frugal? Un levraut trois quarts et une carpe moussue : jeune chair, vieux poisson, dit le proverbe ; mais c'est tentant, cela! »

Certes oui, c'était bien tentant, et Lionel ne se fit prier que pour la forme. Le baron lui offrit un siége au soleil, devant la maisonnette; mais, avant de s'asseoir, le jeune homme alla saluer Hélène dans la cuisine. Elle faisait une omelette dans une énorme poêle de fer forgé, et elle riait de bon cœur en montrant les plus jolies dents du monde.

« Ah si mon père voyait cette charmante Hélène! pensa Lionel avec un peu de tristesse.

— Vous admirez la poêle du forestier, lui dit le baron, cela prouve que vous êtes connaisseur; elle vaut son pesant d'argent; ce n'est pas le seul trésor de ce genre que possède le vieux Gaspard; cette maison était autrefois un rendez-vous de chasse, et mon grand-père l'avait remplie d'une foule d'antiquailles qui seraient fort à la mode à présent. »

Lionel jeta vivement les yeux sur la poêle, et déclara qu'elle était magnifique. Pour l'admirer de plus près, il fit sauter l'omelette et s'y prit très-bien.

Hélène applaudit à son adresse, et Gaspard étonné s'écria que monsieur le comte avait certainement la pratique de ce grand art. Le jeune homme avoua qu'en effet il n'en était pas à sa première omelette : un jour, dans une île de la mer du Sud, il en avait confectionné une avec des œufs de pingouins. Mais cette anecdote, qui intéressa le baron et sa nièce, ferait ici longueur, je ne la raconterai donc pas, et me contenterai de dire que nos trois personnages, enchantés les uns des autres, se préparèrent fort gaiement à faire honneur au repas. Jamais Lionel n'avait vu Hélène si vive, si animée; elle lui apparaissait sous un jour tout nouveau; elle riait, elle causait; la joie, l'entrain, l'aimable confiance de la jeunesse éclataient dans ses yeux, dans son sourire, dans ses moindres gestes. De son côté, la jeune fille trouvait le marin moins sérieux et plus expansif que de coutume. Ordinairement il aimait peu à parler de lui, de ses voyages, de ses aventures; mais ce jour-là, sans chercher à se mettre en scène, il contait avec verve des choses intéressantes.

Gaspard servit le déjeuner au milieu de la clairière, sur une table rustique qu'on ne déplaçait point. L'air était tiède, le soleil voilé par une brume légère, la pelouse verte encore et émaillée de fleurettes. C'était une de ces belles journées d'automne, un peu mélancoliques, et qui invitent à la joie attendrie plutôt qu'à la gaieté bruyante.

Les trois convives mangèrent de bon appétit; la chair était exquise, et l'on but du meilleur vin du château. Au dessert, Hélène fit asseoir le forestier, et lui servit du poisson dans une assiette de faïence que décorait un coq rouge perché sur une branche verte. Tout le service était ainsi de faïence ancienne, sans grande valeur à la vérité; mais cela concordait bien avec les vieux murs, la fontaine antique, les armoiries et les débris de colonnes qui donnaient à cette clairière un aspect tout particulier.

Midi sonnait lorsque le repas fut achevé; il faisait chaud, et il y avait des nuages sur les montagnes.

« Mon oncle, dit Hélène, il est plus que temps de retourner au château, si nous voulons nous faire conduire dans les ruines.

— Il serait peut-être plus prudent de n'y point aller, fit observer Lionel, on dirait qu'il va pleuvoir.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, répliqua le forestier, il ne pleuvra point aujourd'hui.

— Qu'en savez-vous? demanda brusquement le baron, qui était fatigué, et ne se souciait pas d'aller si loin. Voyez-vous ce vieux nécroman ? Je

Ayuntamiento de Madrid

soutiens, moi, que le temps est fort incertain, et que nous ferons beaucoup mieux de rester ici que d'aller avaler la poussière des routes.

— Certes oui, s'écria Lionel. Pour ma part, l'excursion me tente peu ; j'ai vu une si grande quantité de vieux châteaux ! »

Ils restèrent donc, et le temps ne leur dura point. Ils firent, selon l'expression de Gaspard, la chasse aux antiquailles dans les greniers de la maison forestière. Cela divertit surtout Hélène ; adroite et légère, elle courait partout, se glissait dans tous les coins. Lionel crut d'abord qu'en tout ceci elle ne voyait qu'un jeu, et il fut singulièrement étonné, lorsque la petite personne prouva qu'elle connaissait mieux que lui la science du bric-à-brac. Elle découvrit quelques objets assez curieux, et les apprécia sur-le-champ à leur juste valeur ; puis, dans une discussion qu'elle eut avec son oncle à propos d'une aiguière, elle s'anima, et, sans y faire attention, elle raconta en quelques mots l'histoire des faïences de la province.

« Ne dirait-on pas que mademoiselle est née en ce pays ! s'écria Gaspard émerveillé. C'est pourtant la première fois qu'elle y vient. »

La jeune fille rougit.

« Mon père aime et connaît la céramique, balbutia-t-elle pour s'excuser.

— Et Hélène n'aime point à passer pour savante, répliqua le baron en riant. Ah ! ah ! petite, nous t'avons prise sans vert et te voilà démasquée. Mais rassure-toi, M. de Thise est fort discret, il ne dira à personne que tu pourrais au besoin occuper une chaire de professeur. »

Hélène fit une petite moue et s'essuya le front.

« Comme on a chaud ici, dit-elle, et quel air épais et vicié !

— C'est vrai, reprit son oncle ; si nous allions faire une promenade dans la forêt ? Qu'en pensez-vous, monsieur de Thise ?

— Ah ! monsieur, très-volontiers.

— Je veux bien aussi, moi, dit la jeune fille, mais à une condition, c'est que vous me permettrez de vous conduire où il me plaira. »

— Soit, repartit le baron ; mais ne nous mène pas trop loin du château.

Elle les fit entrer dans un chemin large, uni, tapissé de feuilles sèches ; et comme les deux hommes pouvaient marcher côte à côte, elle les laissa causer ensemble, et partit en avant sans se mêler à l'entretien. A défaut de beauté, Hélène avait la grâce, la légèreté, la souplesse ; elle se glissait autour des grands arbres avec l'agilité d'une gazelle. Sous le couvert sombre, ses cheveux avaient une belle nuance fauve ; et quand elle se détournait pour sourire à son oncle, il était impossible, en voyant cette figure animée, ces joues roses, ces yeux brillants, de ne point trouver qu'elle avait sa bonne part de charmes et d'agréments.

Elle avait quitté le sentier et marchait au travers des taillis, en cueillant les fleurs qui se trouvaient sur son passage. Elles se faisaient rares, les pauvres fleurs sauvages que la gelée avait touchées déjà ; mais Hélène était habile à les découvrir, et les baies rouges de l'alizier, du fusain, de l'épine-vinette venaient grossir son bouquet. Lorsqu'elle ne put plus tenir cette gerbe dans sa main mignonne, elle la confia à son oncle, et se remit à faire une nouvelle récolte.

« Eh bien, petite, lui dit M. d'Amagny quand on fut à l'orée du bois, nous ne prenons pas le chemin du château, ce me semble. Où allons-nous donc ? »

Elle se détourna et sourit.

« Ah ! mon oncle, vous aviez promis de me suivre.

— Oui, oui, les yeux fermés, c'est juste, je ne dis plus rien et je m'en rapporte à toi. »

Elle les conduisit à l'église du village, dont la porte était largement ouverte. La cloche sonnait, et le sacristain allumait les cierges.

« Eh mais ! quelle fête célèbre-t-on ? demanda M. d'Amagny, étonné.

— La fête patronale, la Saint-Luc, mon cher oncle ; à la vérité, la solennité est renvoyée à dimanche ; mais ce soir il y a salut, et c'est nous qui chanterons les motets si vous le voulez bien. »

Elle déposa ses fleurs dans un vase au pied de la statue du saint apôtre ; puis elle monta à la tribune où son oncle et Lionel la suivirent. Lorsqu'elle entra, l'instituteur du village, entouré de ses élèves, était debout auprès de l'orgue.

« Vous voyez que j'ai tenu parole. Et j'ai fait des recrues, lui dit-elle à voix basse. »

Elle prit un cahier de musique, l'ouvrit, le feuilleta et le présenta à son oncle.

« Pourrez-vous chanter cela à la première vue ? lui demanda-t-elle.

— Parfaitement, répliqua M. d'Amagny, qui avait une superbe voix de baryton. »

Lionel aussi était bon musicien, et la jeune fille ne l'ignorait pas, car elle lui avait entendu chanter des duos avec Éliane. Le sacristain se mit à souffler l'orgue, Hélène s'assit, posa ses mains légères sur les touches, et joua avec autant de goût que d'expression un morceau assez difficile, pendant que les fidèles remplissaient la nef ; puis elle céda sa place à l'instituteur et fit sa partir dans ce pieux concert. Le chant de la jeune fille était si doux, si suave, si bien approprié à la circonstance, qu'il invitait à la prière, et sa voix, qu'elle donnait à peine dans la forêt, retentissait harmonieusement sous les voûtes de l'église. Lionel l'écoutait avec une émotion inexprimable, elle lui rappelait la vertueuse mère qu'il avait perdue ; c'est ainsi que madame de Thise aimait à concourir à la solennité des fêtes religieuses, c'est ainsi qu'elle mettait son talent de musicienne au service du culte saint.

« L'office est terminé, venez-vous ? dit M. d'Amagny au jeune homme. »

Ayuntamiento de Madrid

Celui-ci descendit aussitôt, et l'instituteur les suivit; mais Hélène pria pendant quelques minutes encore dans un coin de la tribune.

En traversant la nef, Lionel ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais vu d'église de village ornée avec plus de goût et d'élégance.

« Ah ! repartit l'instituteur, c'est que nous avons un seigneur châtelain bien généreux, et mademoiselle Hélène s'occupe aussi beaucoup de notre église; c'est ainsi que toutes ces fleurs artificielles sont l'ouvrage de ses mains.

— C'est à cela que ces demoiselles travaillaient lorsque je suis allé chez vous pour la première fois? dit Lionel au baron. »

Celui-ci fit un signe affirmatif.

« Voici encore un don de mademoiselle Hélène, dit le maître d'école en montrant un tableau qui représentait saint Luc écrivant l'Evangile.

— Oui, reprit M. d'Amagny, la chère enfant a peint ceci chez son père pour nous l'apporter, c'est ainsi qu'elle a payé sa bienvenue. »

Lionel fit un mouvement de surprise.

« Ce n'est pas mal pour une petite fille, n'est-ce pas? continua M. d'Amagny. Je l'ai montré à un connaisseur qui en a été enchanté. »

— Je crois bien, dit le jeune homme avec conviction; mademoiselle votre nièce a un véritable talent; moi aussi je m'occupe de peinture; mais je n'ai jamais rien fait d'aussi bien que ce tableau.

— Quoi sérieusement? Mais voici Hélène, sortons et parlons d'autre chose; c'est une petite défiante; elle déteste les compliments, et croit difficilement à la sincérité de ceux qu'on lui adresse. »

Il fallait traverser le village d'Amagny, et cela ne faisait pas le compte de la jeune fille, qui insistait pour que l'on prît un sentier tracé au milieu de la prairie.

« Non, non, lui dit son oncle, nous ne pouvons marcher dans l'herbe, il y a trop de rosée; nous passerons sur la route, et nous dirons bonsoir à nos bons villageois. Je sais bien que ça te contrarie, ajouta-t-il en riant, mais à qui la faute? tu récoltes ce que tu as semé. »

Lionel ne tarda pas à comprendre que c'était des bienfaits que mademoiselle Hélène avait semés, et des louanges qu'elle craignait de recueillir. Dès qu'elle parut dans le village, ses obligés vinrent lui offrir l'expression bruyante de leur reconnaissance, les uns poussés par un sentiment irrésistible, les autres, — les plus nombreux, hélas — dans l'espoir d'obtenir de nouvelles aumônes.

La jeune fille leur répondit avec bonté, mais brièvement, et passa très-vite.

Lionel, qui l'avait vue rougir et montrer un aimable embarras, se garda de faire la moindre allusion à cet incident; mais il était ému et cette journée décida de son sort; sa résolution était prise, c'est Hélène qu'il voulait épouser, c'est elle qu'il avait aimée dès le premier jour, il le comprenait bien à cette heure, et c'est elle seule qui pouvait le rendre heureux. Certes il y avait des obstacles à ce mariage; mais il n'en voyait point d'insurmontables. D'abord il espérait que la jeune fille ne repousserait point sa demande, leurs caractères sympathisaient, cela était évident, et elle semblait s'en être aperçue. Ensuite Lionel croyait que le marquis de Thise accorderait son consentement, et que si ce bon père ressentait quelque chagrin en se voyant forcé de renoncer à un projet qui lui tenait au cœur, il se consolerait bien vite quand il connaîtrait Hélène, quand il pourrait la comparer à la vaine, orgueilleuse et ambitieuse Éliane.

En tout ceci, il n'y avait de lésé que mesdemoiselles de Thise; mais, de ce côté encore, Lionel espérait arranger les choses. A force de supplications, il déciderait M. de Vertbois à doter les trois jeunes filles, et lui-même leur abandonnerait sa part de la petite fortune de leur mère; il pouvait s'en passer; Hélène avait des goûts si modestes! Et plus tard, lorsque Lionel hériterait des grands biens du baron de Vertbois, il en donnerait une partie à ses sœurs. Donc rien de sérieux ne l'empêchait d'épouser la jeune fille qu'il aimait, et il résolut d'aller sur-le-champ trouver son père, pour lui parler avec la plus entière franchise.

VII

Lionel ne pouvait retourner à Paris sans avoir pris congé de la famille qui l'avait accueilli si cordialement; il alla donc à Amagny, mais il n'y trouva que la maîtresse de la maison; le baron et ses nièces dînaient chez un propriétaire du voisinage. Le jeune homme n'avait point du tout l'intention d'ouvrir son cœur à la frivole châtelaine; mais celle-ci, étonnée de ce brusque départ, le questionna avec tant d'adresse, qu'il ne sut point se défendre et lui laissa deviner une partie de son secret. M. d'Amagny ne ramena ses nièces qu'à la nuit close; elles étaient très-gaies, mais très-fatiguées, et elles se retirèrent plus tôt que de coutume dans leur appartement. La baronne ne jugea point à propos de leur dire qu'elle avait reçu la visite de M. de Thise; mais, quand Éliane vint l'embrasser en lui souhaitant une bonne nuit, elle lui chuchota à l'oreille d'un air mystérieux : « Je t'attendrai demain matin dans ma chambre; sois matinale, j'ai à t'annoncer une grande nouvelle... »

La jeune fille dormit peu, elle était à la fois heureuse et inquiète, et elle se demandait, avec d'orgueilleuses espérances, de quelle nature pouvait être cette grande nouvelle. Le soleil se levait à peine, lorsqu'elle courut chez madame d'Amagny; celle-ci était encore plongée dans un pro-

Ayuntamiento de Madrid

fond sommeil, et, mal gré qu'elle en eut, Éliane dut accepter l'invitation de son oncle, qui l'engageait à venir se chauffer dans son cabinet de travail, en attendant que la baronne s'éveillât.

« Eh bien, ma petite, dit-il à cette jeune impatiente, vous voici levée de grand matin ; que comptez-vous donc faire aujourd'hui?

— Je crois que nous irons à la chasse, mon cher oncle, ces messieurs en parlaient avant hier, et si ma tante n'est pas trop fatiguée...

— Ah! la chasse encore? interrompit-il un peu mécontent. Toujours par monts et par vaux. Ni paix, ni repos, ni trêve: voilà ta devise. C'est donc bien amusant de vivre ainsi dans une agitation continuelle?

— Amusant, mon oncle? Je ne m'amuse pas du tout, veuillez le croire ; je suis ennuyée, excédée ; c'est à n'y plus tenir. Et comment y tiendrait-on en effet? Bien m'en prend d'avoir une santé robuste. Croyez-vous qu'après le petit voyage que nous avons fait hier, je n'aurais pas aimé à dormir la grasse matinée? Eh bien, voici qu'il faut me lever dès l'aube, et pour qui, pour quoi? Pour forcer quelque malheureux lièvre. Pauvre animal, je souffrirai presque autant que lui. Vraiment la passion que messieurs vos amis ont pour la chasse dégénère en frénésie.

— Si telle est ton opinion, pourquoi t'obstines-tu à partager leurs plaisirs? »

Elle hocha la tête sans répondre, et M. d'Amagny, après l'avoir regardée un instant en silence, lui dit gravement :

« Ma pauvre fille, tu t'engages dans une mauvaise voie; ceci ne peut et conduire à rien de bon, et, dans tous les cas, n'aura point le résultat que tu attends. Il n'est jamais avantageux pour une jeune personne de passer pour originale et excentrique, de se mettre en évidence et de donner le ton. Tu te fais une réputation fâcheuse, et si tu voulais imiter ta cousine...

— Ma cousine! s'écria Éliane d'un air boudeur, vous en parlez bien à votre aise, mon très-cher oncle; est-ce qu'on peut établir des comparaisons entre ma cousine et moi? Nos positions sont si différentes! Ce qui lui convient n'est pas du tout mon fait. Lorsqu'on a, comme elle, un million de dot, il est bien facile de jouer le rôle d'une modeste petite violette, mais moi, pauvre fille sans fortune!...

— Voilà justement ce qui me fâche, tu n'as pas le sou et tu passes ici pour une héritière.

— Eh bien, mon oncle, où est le mal? Si l'on me croit riche, ce n'est ni votre faute ni la mienne ; nous n'avons point accrédité ce bruit, par conséquent laissons dire.

— Mais on doit redresser ceux qui errent, et ne pas les entretenir dans l'erreur.

— C'est aussi ce que nous faisons. Si l'on nous interroge là-dessus, nous répondons franchement et catégoriquement. Lorsque monsieur... j'ai oublié son nom ; lorsque ce jeune homme enfin qui a de si beaux chevaux, me fit l'honneur de vous demander ma main, ne lui répondites-vous pas : Avant tout, monsieur, je dois vous dire que ma chère Éliane est absolument sans fortune.

— Et il s'enfuit, et il court encore, murmura M. d'Amagny en souriant avec amertume.

— Bon voyage, dit la jeune fille en s'efforçant de prendre un air insouciant, il ne me convenait point du tout ; il a cependant une belle qualité : la discrétion ; il ne s'est vanté à personne de sa déconvenue.

— Et l'on continue à te croire riche ; encore une fois, c'est ce que je ne veux pas. Si je m'étais douté d'une chose semblable, il y a longtemps que j'aurais détrompé nos amis, mais, la semaine dernière encore, je n'avais pas le moindre soupçon.

— Ah! mon oncle, que vous êtes rigide! Je vous demande un peu quel inconvénient il y a? Ce rôle d'héritière me convient si bien ; laissez-le moi jouer pendant quelques jours encore.

— Mais quel profit en retireras-tu?

— Mon très-cher oncle, le profit, soyez-en sûr, vaudra la peine que je me serai donnée. Voilà encore que vous secouez la tête. Voulez-vous permettre que je vous explique?... Croyez-vous que si l'on savait la vérité, ma position dans ce château serait la même ; croyez-vous que j'attirerais l'attention, que l'on me ferait une cour assidue, que l'on me comblerait d'égards? Certes non, et nous en avons la preuve. Voyez ma cousine, qui vaut mille fois mieux que moi ; on dit qu'elle est pauvre : qui s'occupe d'elle, qui remarque ses qualités exquises? Personne ; c'est une perle précieuse... Il y a là-dessus un proverbe latin, mais je ne le citerai pas, d'abord parce qu'il serait trop injurieux pour notre société, ensuite parce que je ne sais pas le latin, quoique j'aie soin d'en dire quelques bribes à l'occasion. Ainsi donc le quiproquo que messieurs vos amis ont fait, me permet d'étaler mes petits talents, mon petit savoir, et comme c'est toute ma dot cela, vous devez comprendre...

— Je comprends que tu te prépares des regrets et de fâcheux déboires; il me semble que la déception dont nous parlions tout à l'heure devrait te rendre plus circonspecte.

— Je n'ai pas eu de déception, répliqua fièrement la jeune fille, et tous vos amis ne sont point aussi cupides que le monsieur aux beaux chevaux.

— Hélène, Hélène, tu t'abuses, je le répète.

— Mon oncle, je cherche à assurer mon avenir. Si je retourne chez mon père, ce sera pour y demeurer seulement jusqu'à ce qu'on ait pu me procurer un emploi d'institutrice ; la perspective n'est pas gaie. »

Le baron la regarda d'un air sévère et mécontent.

« N'as-tu pas d'alternative? lui dit-il, ne peux-tu pas t'établir convenablement dans ta ville natale? »

La jeune fille rougit.

Ayuntamiento de Madrid

« Convenablement? Non, mon oncle, répondit-elle d'une voix aiguë. »

Madame d'Amagny l'entendit, et l'appela de la chambre voisine.

« Éliane, est-ce toi, mon ange?

— Voilà ta tante éveillée, dit le baron, va lui souhaiter le bonjour, et réfléchis un peu aux observations que je t'ai faites; ne désire plus des choses impossibles, contente-toi de la position dans laquelle le bon Dieu t'a placée, et chasse ces vaines chimères que tu as dans la tête. »

Éliane baissa les yeux, soupira et passa chez la baronne.

« Qu'as-tu? lui dit celle-ci; tu parais bien sombre, ce matin.

— Mon oncle vient de me faire un sermon en trois points, répondit la jeune fille en l'embrassant affectueusement. Malgré nos précautions, il a deviné que je passe ici pour l'héritière; cela lui déplait, et il veut détromper nos amis.

— Eh! laisse-le faire mignonne, répliqua madame d'Amagny, d'un air triomphant. Qu'importe que l'on sache la vérité, nous avons atteint notre but.

— Notre but? dit Éliane en rougissant de plaisir et de crainte. Est-ce que l'on vous aurait demandé ma main?

— Pas précisément, mais c'est bien comme si la chose était faite: j'ai reçu hier les confidences d'un jeune homme... pourquoi ne le nommerais-je pas? de M. le comte de Thise.

— M. de Thise! répéta la jeune fille plus contente qu'étonnée, et il vous a dit?...

— Il m'a donné à entendre qu'il t'aime et qu'il n'épousera jamais que toi.

— Il me croit riche, murmura Eliane pensive.

— Pas du tout, et voilà ce qui doit te combler d'orgueil et de joie, il sait que tu es pauvre.

— Il le sait, ma tante, et comment... qui a pu lui dire?...

— Mais il ne me l'a pas expliqué d'une façon bien claire; il était ému et, dans la confidence qu'il m'a faite, il a mis beaucoup de réticence. Toutefois j'ai cru comprendre qu'il n'ignore rien de ce qui vous concerne, ta cousine et toi; il paraît que le marquis de Thise connaît ton oncle Revel. Au surplus, peu importe qui a renseigné M. Lionel, il sait tout, voilà l'essentiel, et aujourd'hui même il va trouver son père pour le prier de consentir à votre mariage.

— Oh! ma tante, est-ce possible? Mais si M. de Thise allait le refuser, ce consentement?

— Non, chère petite, ne crains pas cela, M. Lionel est convaincu que son père ne l'empêchera point de chercher le bonheur dans une union si bien assortie; mais, dis-moi... il te plaît donc, ce marin?

— Oui certes, ce mariage me plaît beaucoup et me paraît excessivement convenable sous tous les rapports, murmura Éliane sérieuse et pensive.

— Et tu t'attendais, j'imagine, à ce que ce jeune homme prît une semblable résolution. Dès le soir de son arrivée, tu l'avais ébloui et ravi en admiration.

— Je crois qu'effectivement il m'avait distinguée, dit la belle Éliane d'un petit air modeste, mais, depuis une quinzaine de jours, je le trouvais moins empressé, un peu froid, un peu soucieux.

— Ah! cela s'explique, il en était venu aux méditations sérieuses et aux grandes résolutions; tu comprends que quand on songe à se marier..,

— Vous avez raison, bonne tante. Et il est parti dites-vous; son absence sera-t-elle longue?

— Certainement non; nous le reverrons dans quelques jours. Qu'il me tarde que tu occupes le rang où ton éducation et tes qualités t'appellent! J'avais de grandes vues pour toi, mon Éliane, mais je ne pouvais désirer mieux; tu auras un titre, un nom ancien, une belle position, et, lorsque vous aurez hérité de M. le baron de Vertbois, tu seras presque aussi riche que ta cousine; rien ne manquera à ton bonheur.

— Je l'espère, chère tante; mais vous n'avez donc point parlé de ceci à mon oncle, car, dans l'entretien que je viens d'avoir avec lui, il m'a conseillé la résignation, l'humilité et toutes les vertus de ce genre.

— Non, non, je ne lui ai rien dit encore, je voulais te voir auparavant, de crainte qu'il ne s'avisât de me défendre de te mettre dans la confidence, répondit la frivole et légère baronne, qui faisait volontiers de ces petits compromis avec sa conscience. A présent, embrassons-nous, chérie, et laisse-moi m'habiller.

— Pour la chasse, bonne tante?

— Pour la chasse, si tu y tiens.

— Moi? pas du tout. Je me soucie bien de chasse maintenant! Comme vous dites, j'ai atteint mon but, et je serai charmée de me reposer enfin.

— Restons donc au logis et vivons un peu plus en famille; pour ma part, j'en serai très-contente. Toutefois, il faudra bien aujourd'hui donner à déjeuner à nos chasseurs.

— Passe pour le déjeuner; mais à l'avenir, puisque notre genre de vie ne vous plaît pas plus qu'à moi; nous nous débarrasserons peu à peu de ces importuns. Encore un mot, je vous prie, chère tante: me permettez-vous de mettre Hélène au courant de la situation?

— Comme tu voudras; je crois cependant que nous ferions mieux de garder le silence pendant quelques jours encore.

— Vous avez raison; attendons que M. de Thise se soit déclaré. »

Attendre, c'était facile à dire, mais bien difficile à faire; le secret pesait à Eliane au moins autant qu'au barbier du roi Midas, et, si elle ne l'apprit point aux roseaux, elle le répétait pour la dixième fois aux murs de sa chambrette, quand tout à coup elle songea à prendre une autre confidente,

Ayuntamiento de Madrid

une confidente qui sut lui répondre, la féliciter, s'étonner de son bonheur; et, séance tenante, elle écrivit la lettre que voici :

«... Ma chère Juliette, je pense à toi sans cesse, à ta bonne mère, à tes sœurs, et souvent à Maxime; ne dites donc pas que je vous ai oubliés. Si je ne t'ai point écrit encore, c'est que je suis accablée d'occupations et, pour que cette lettre puisse être mise à la poste aujourd'hui, il faut que je prenne sur le temps que je donne ordinairement à ma toilette. On sonnera le déjeuner dans une demi-heure, et je ne serai ni coiffée, ni habillée; mais qu'importe? Je laisserai pendre mes cheveux qui frisent naturellement, je passerai une robe bleue traînante, sans garnitures, qui me fera ressembler aux héroïnes éplorées des vieux romans, et, quand j'entrerai dans la salle à manger, chacun me regardera d'un air d'admiration. Oui, mademoiselle, c'est ainsi, et si je m'avisais de porter une crinoline comme les belles dames d'il y a quinze ans, et des manches à gigots comme ta mère au temps de sa jeunesse, on m'admirerait encore. Mais je n'en suis pas plus fière, car sais-tu, ma pauvre Juliette, ce qui me vaut tant d'hommages? Les plumes du paon, ou plutôt de la colombe blanche, dont on m'a parée. Figure-toi que l'on me prend pour l'héritière, et ma cousine pour la pauvre fille sans dot. Comment cela s'est fait, je n'en sais rien; mais à coup sûr nous n'avions nulle intention de tromper les gens lorsque nous sommes venues à Amagny.

« C'était par une belle journée de juillet; nous arrivons, ma chère cousine et moi; elle avec ses toilettes simples, sa grâce sérieuse, ses manières affables, et cette excessive modestie qui l'empêche de tirer parti de ses talents; moi, avec mes riches costumes, mes cheveux ébouriffés, mon parler franc, mon rire sonore, et cet air hurluberlu qui est à la mode. Aussitôt chacun de dire: Voici l'héritière et voilà la cousine pauvre. Dame, on connaît son La Bruyère en ce pays: « Giton a le » teint frais... il est enjoué, grand rieur, impatient, » présomptueux.... il se croit des talents et de » l'esprit. Il est riche. Phédon ne se fait pas écouter, » il ne fait point rire, il sourit à ce que les autres » disent, il est de leur avis, il leur rend de petits » services... Il est pauvre. » Ma Juliette, La Bruyère est un grand moraliste et je ne suis qu'une enfant sans expérience; cependant je sais que le riche n'est pas nécessairement vain, fier, présomptueux, et que le pauvre n'est pas toujours humble, simple, affable, conciliant; le contraire arrive bien quelquefois, mais il paraît qu'on l'ignore à Amagny.

» Ma cousine n'a point amené de femme de chambre parce que je n'en avais pas, nous sommes venues seules avec notre tante; personne ne pouvait donc tirer les gens d'erreur, pas même nous, car pendant bien des jours nous avons ignoré que l'on prenait ainsi le change. Lorsque enfin nous nous en aperçûmes, ma cousine ravie pria madame d'Amagny de ne rien dire et de laisser couler l'eau. Tu sais que la chère et modeste enfant se figure qu'à Paris on la recherchait à cause de sa fortune, et elle est bien aise de se montrer ici sans ce lustre perfide.

« Je saurai ce que je vaux réellement, nous dit-elle avec gaieté. »

» Est-il nécessaire d'ajouter, ma bonne Juliette, que ce petit quiproquo me cause plus de plaisir encore qu'à ma cousine? Tu ne peux t'imaginer combien il m'attire d'hommages et de louanges. On me fait une cour assidue, on se dispute mes bonnes grâces; je règne, je gouverne à ma fantaisie. Mais, diras-tu: ce n'est qu'un règne éphémère, bientôt il faudra déposer le sceptre. C'est vrai, mais pour le reprendre ailleurs, pour briller sur une scène plus vaste, pour dominer dans une société mieux choisie. Je vais faire ce qu'on appelle un grand mariage. Celui que je dois épouser réunit tous les avantages que le monde envie: naissance, fortune, titre, position, mérite, esprit; il est pourvu des dons les plus précieux, c'est le filleul des fées? Et il sera mon mari, le mari de la pauvre Hélène Revel; il me semble que je fais un beau rêve. Je suis si heureuse, que je le dis vite à ce petit papier pour que tu le saches et que tu te réjouisses avec moi.

» Mais je ne puis t'écrire plus longuement, présente mes respects à ta bonne mère, mes amitiés à toute la famille, et sois sûre que, dans quelque position que la divine Providence me place, je serai toujours, ma bien chère Juliette, ton amie la plus fidèle et la plus dévouée.

» Hélène. »

« Ne me fais pas trop attendre ta réponse, et adresse-la, je te prie, à mademoiselle Eliane Revel; c'est ainsi que l'on me nomme à Amagny; c'est ainsi qu'à Paris déjà l'on écrivait et l'on prononçait mon nom pour me distinguer de ma cousine, laquelle s'appelle aussi Hélène, comme notre grand'mère qui a été notre marraine à toutes deux.

Michel Aubray.

(*La fin au prochain numéro.*)

Ayuntamiento de Madrid

TRADUCTION DU PSAUME *NISI DOMINUS*

Solide est la maison et haute la muraille,
Mais le bon ciment est ailleurs ;
Vous avez travaillé vainement, travailleurs,
Avec vous si Dieu ne travaille.
Gardien de la cité, poussez bien les verroux,
Et faites le guet dans la ville ;
Sur elle veillez bien !... vigilance inutile,
Si Dieu ne la garde avec vous !
A quoi bon vous lever, hommes, avant l'aurore,
A quoi bon travailler si tard ?
Au pain de la douleur vous ne mordrez encore,
Que si Dieu vous fait votre part.
Le pain et le sommeil, à ses saints il les donne,
Et c'est pour ceux-là que jaunit,
La moisson des enfants, cette blonde couronne
Ceignant la table qu'il bénit !...

H. DE SAINT-MAUR.

REVUE MUSICALE

CAUSERIE SUR LA MUSIQUE. — LES HARMONIUMS DE BEAUCOURT

Nous devons à une excellente musicienne de nos amies le récit qu'on va lire :

« ..., C'était un de ces derniers soirs, à la campagne, j'avais commencé à jouer, avec un profond sentiment de bonheur et d'admiration, un fragment choisi d'une symphonie de Beethoven (scène du Ruisseau). De mon piano, j'apercevais au loin un coin de paysage auquel la fenêtre servait de cadre. Le clocher à demi caché par de grands arbres, un moulin chantant son refrain monotone au bord d'une île d'un vert sombre, un pont rustique jeté pittoresquement d'une rive à l'autre, et tout cela voilé d'une vapeur bleuâtre qui donnait une poésie charmante à chaque détail. Bientôt mes doigts s'agitèrent comme si d'invisibles ressorts les eussent fait mouvoir ; je ne sais comment le ranz-des-vaches de l'ouverture de *Guillaume Tell* se trouva sous mes mains. J'exécutai cette délicieuse pastorale avec un charme que je ne saurais rendre ; peu à peu la nuit vint, enveloppant de son ombre arbres, pont, église, horizon. Je jouais pianissimo. Un fortissimo jeté au milieu de cette sérénité solennelle m'eut semblé discordant et intempestif. Il vint un moment où je me trouvai dans de complètes ténèbres ; je fermais les yeux, j'allais m'endormir sans doute, quand deux voix d'hommes arrivèrent à mes oreilles. Je compris que deux promeneurs, probablement du voisinage, profitaient de cette belle nuit pour jouir du calme après le bruit, de la fraîcheur après une journée brûlante.

» — Mon cher professeur, disait l'une des voix, vous êtes l'homme de la science, l'apôtre de la grammaire musicale ; vous m'avez révélé les lois

Ayuntamiento de Madrid

de l'harmonie, vous m'avez enseigné la manière d'écrire. Ma reconnaissance durera autant que ma vie ; mais une chose à laquelle vous semblez ne rien comprendre, c'est l'imagination, les rêves et les poèmes de la pensée. Vous voulez entraver tous mes élans, vous m'arrêtez à chaque inspiration.

» — Allons, mon enfant, reprit l'autre voix, vous voici encore une fois lancé dans le pays des chimères. Ceci vous arrive trop souvent, et ce sont des fautes graves que je corrige tous les jours dans vos cahiers. Avant de faire un livre, il faut savoir écrire. Que diriez-vous, en parcourant un roman rempli d'épisodes romanesques, et dont chaque phrase serait une faute de français? beaucoup de jeunes cervelles rêvent la gloire sans la science ; c'est ce qui fait que dans les arts, comme dans la littérature, il y a tant de pauvretés prétentieuses. Voyons, mon cher élève, appelez la raison à votre aide.

» — La raison, voici le grand mot dont vous vous servez pour tuer l'imagination, cette étincelle divine qui crée les grands poètes, les grands musiciens, les grands peintres. Laissez tomber sur le monde les perles capricieuses de la fantaisie, et vous aurez des Lamartine, des Rossini et des Léopold Robert. — Fermez la porte à la folle du logis, ainsi que vous appelez l'imagination, et vous aurez des règles d'arithmétique costumées en habits noirs.

« — Mais vous ne comprenez donc pas, enfant obstiné, qu'avant de s'abandonner aux élans d'une nature ardente, il faut savoir formuler sa pensée en langue correcte et compréhensible ; parce que vous en savez assez pour composer une ariette, vous croyez pouvoir faire un opéra en cinq actes, et, qui plus est, vous êtes certain de le créer en quinze jours. Les dons que je me plais à reconnaître en vous deviendraient des fléaux à ce jeu, et sous prétexte de placer vos inspirations, vous étourdiriez l'univers de vos cacophonies. Nul homme dans ce monde n'a réussi à produire une grande œuvre sans l'alliance de la science et de l'imagination, il va sans dire que je ne parle pas de la science proprement dite. Les savants cherchent et trouvent. Les artistes rêvent et inventent. Dans le domaine de l'art, il faut que l'étude commence et que la fantaisie complète. »

Un silence se fit. J'écoutais avec la plus grande attention ce dialogue intéressant. Il y avait assurément, là, sous ma fenêtre, un adolescent et un homme mûr ; l'un s'exprimait avec la fougue poétique de ses vingt ans, l'autre avec le calme grave d'un professeur.

« — Cependant, cher maître, combien voyez-vous de musiciens parfaitement capables de composer symphonies, opéras, oratorios, ennuyer leur auditoire par une œuvre qui a occupé dix ans de leur vie, et dans laquelle, sauf la science, il n'y a rien qui charme, rien qui émeuve?

« — C'est que ce sont des natures privées du sentiment nécessaire à toute création durable — l'imagination, le sentiment, voilà les souffles vivifiants et inspirateurs. Sans eux le savoir ne reçoit aucun reflet, aucun rayonnement, aucune poésie. Ils varient de mille couleurs charmantes les longues et nécessaires combinaisons de la science. Mais sans cette science dont vous faites si peu de cas, vos banderolles chatoyantes ne seraient qu'un vêtement ridicule qui recouvrirait la prétention et le vide.

« — Si vous admettez cela, ce que moi-même je comprends, pourquoi m'empêchez-vous de composer mille choses qui me passent dans la cervelle, que je pourrais écrire et que les éditeurs de musique accepteraient assurément?

« — Parce que je reconnais en vous, mon cher enfant, une nature privilégiée qui, avec la patience, le travail, l'envie sérieuse de parvenir, et des facultés puissantes, doit obtenir un jour une place choisie dans la pléiade des artistes véritables. Parce que j'ai toujours déploré qu'une belle voix chantât faux, qu'une imagination féconde se prît à des facéties, qu'on écrivît sans savoir la syntaxe et qu'on produisit des bluettes, lorsqu'on doit plus tard créer des œuvres. Faites tout ce qui vous plaira dans le huis clos du cabinet, mais ne cherchez pas d'auditoire. C'est une vanité qu'il faut laisser aux esprits médiocres.

« — Ainsi vous ne me croyez pas assez fort en harmonie pour composer un opéra?

« — Un opéra! pas même une opérette!

« — Pourtant bien des hommes qui font exécuter leurs ouvrages sur les théâtres de Paris n'en savent pas plus que moi.

« — C'est vrai, mais si vous voulez prendre leurs partitions et les étudier avec moi, nous y trouverons une faute à chaque ligne. Le public, ce grand avaleur de nouveautés, ne s'en préoccupe guère ; il a faim, on lui sert du chat qu'il prend pour du lapin ; il a soif, on lui offre du vin bleu qu'il prend pour du Bordeaux. Son goût se corrompt jour à jour; il perd le sentiment des choses saines, il devient insensible à l'arôme des mets délicats ; il lui faut des aliments grossiers pimentés, saturés d'aromates violents. Malheureusement cette tendance se retrouve partout, dans les arts, dans les lettres et dans la société française. Que les esprits sérieux ne suivent pas ce torrent boueux ; que les natures d'élite ne s'abandonnent pas à cette vogue qui passera comme tout le reste. Quand vous serez en état de faire une œuvre, je vous le dirai sincèrement, et alors seulement, votre nom sera inscrit en lettres d'or sur le fronton de ce monument où vous n'entreriez aujourd'hui qu'avec un billet de faveur.

« — Vous avez raison, mon bon, mon sage professeur, vos sévérités ne me blessent pas parce que je les reconnais utiles. Oui, je suivrai le chemin que votre raison m'enseigne, et je deviendrai, grâce à vous, un musicien érudit et un bon compositeur. »

Ayuntamiento de Madrid

Les deux hommes, assis sur un tertre, se levèrent alors, et j'aperçus leurs ombres qui se dirigeaient vers la ville.

***

Pendant quelques jours de villégiature passés dans les environs de la première seconde ville de France, nous avons eu l'occasion d'entendre les harmoniums de M. H. Beaucourt, dont la perfection n'a été atteinte, croyons-nous, par aucun des facteurs de Paris. Il a doté cet instrument, déjà si riche par lui-même, de plusieurs inventions destinées à en augmenter encore les ressources si variées.

La plus remarquable de ces découvertes est celle qu'il nomme la *double attaque*. L'exécutant peut produire des effets tout à fait nouveaux et complètement inconnus. Ainsi, pour en donner un exemple, très-imparfait sans doute, en posant la main sur un accord, quel qu'il soit, on obtient cet accord d'abord, puis, sans déplacer les doigts, mais en les appuyant plus fortement sur le clavier, on est tout surpris de l'entendre se reproduire à l'octave inférieure. Le prolongement des genouillères pianissimo, est encore un grand pas dans la voie du progrès. Il est d'ailleurs difficile de décrire le fonctionnement d'un mécanisme, mais il suffit d'en entendre les effets pour en reconnaître la supériorité. L'ampleur, la finesse de son, la pureté irréprochable des timbres, tout est combiné, fini, soigné, de façon à pouvoir juger que, si la main de l'ouvrier habile a laissé son empreinte, c'est l'artiste le plus épris de son art qui la dirige.

Lors de notre visite aux ateliers de cette maison, qui se trouvent à Villeurbanne-Lyon, M. H. Beaucourt a bien voulu nous initier à une autre découverte qui à peine a vu le jour, mais qui est appelée aussi à donner au piano une nouvelle impulsion et une variété de moyens d'exécution incalculables. Ce système, qui nous paraît avoir été inspiré par celui que nous avons essayés de décrire au sujet de l'harmonium, fonctionne pourtant d'une manière fort différente. C'est au moyen d'une troisième pédale, placée à droite des deux autres, et sur laquelle il suffit d'appuyer pour que toute note, touchée sur le clavier, résonne à l'octave supérieure. Il en est de même pour les *notes tenues*, que l'on peut faire résonner à l'octave supérieure, sans déranger la main, pendant toute leur durée, chaque fois que l'on frappe la pédale.

Selon la volonté, le pied peut faire accrocher cette pédale, et alors chaque note, chaque accord, chaque trait se trouvent rendus en octaves. Les trilles, par exemple, sont ainsi du plus brillant effet.

Il y a dans cette invention quelque chose d'attrayant, qui lui assure un prompt succès, et tout pianiste pourra se familiariser avec elle, en peu d'instants, sans qu'il soit besoin d'étude. L'appareil s'applique sans exception à tous les pianos, et fonctionne sans causer le moindre mouvement au clavier, au-dessous duquel il est placé, et ne se trahit que par sa pédale. Quant à son prix, il est relativement faible, pour une chose de cette importance : 150 francs.

M. H. Beaucourt, facteur d'orgues et d'harmoniums, a exposé le premier piano muni de son système, chez l'un des principaux marchands de musique de Lyon, M. Adrien Rey, où de nombreux visiteurs vont chaque jour l'entendre et l'apprécier. Nous avons sollicité de l'habile inventeur de la grande cité lyonnaise une semblable exposition chez un des éditeurs de Paris le mieux placé, et nous espérons que, d'ici à peu de temps, nous pourrons indiquer à nos lectrices parisiennes la maison où se trouvera l'intéressant spécimen, qu'il leur sera facile alors de juger par elles mêmes.

Marie Lassaveur.

Économie Domestique.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES MOUCHES DANS L'APPARTEMENT D'UN MALADE.

On met près du lit du malade un vase contenant de l'eau très-fortement chargée de savon; on recouvre ce vase d'un papier au milieu duquel on a pratiqué une issue assez grande pour que les mouches puissent y pénétrer. L'effet de ce piége sera plus certain si on ajoute à l'eau de savon un peu de sucre, ou mieux encore du miel ou de la mélasse.

Rambosson.

SIROP DE FRAMBOISES

Autant de livres de sucre que de livres de fruit. Mettez le tout sur un feu vif, après cinq à six minutes d'ébullition, passez par un linge mouillé, versez en bouteilles, bouchez lorsque le sirop sera refroidi, & placez à la cave.

Le sirop de framboises est excellent, & il peut servir à faire des crèmes & des sauces pour arroser un pain de semoule ou de riz.

Ayuntamiento de Madrid

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

De quoi te parler, ma chère Florence, bien que ce ne soit plus la nouvelle du jour, si ce n'est des malheureux inondés du midi, pour lesquels, mes amies et moi travaillons avec tant d'ardeur depuis un mois?

D'ailleurs, je voudrais t'entretenir d'autre chose que je n'en serais guère capable; depuis ces désastreux évènements, nous ne causons, ne nous occupons et ne nous préoccupons que des moyens de venir en aide à ces infortunés!

Ils sont bien bien petits, hélas! les moyens dont disposent les jeunes filles.. Mais le désir d'être utile rend ingénieux!...

D'abord, Lucie et Marie que leur père devait conduire passer une huitaine de jours à Trouville, en dépit de la décision qu'il avait d'abord été forcé de prendre, Lucie et Marie, dis-je, ont généreusement renoncé à ce petit voyage, et ont prié M. C... de consacrer l'argent qu'il y destinait aux inondés de Toulouse.

Puis, non contentes de leur sacrifice, elles ont convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs connaissances, restées à Paris, pendant l'été, afin d'organiser quelque chose, en commun, pour secourir ces immenses misères...

Bien entendu, Thérèse, Berthe, Adrienne et moi, qui sommes mieux *que des connaissances*, nous nous trouvions à cette réunion! Adrienne était même venue tout exprès de sa campagne, assez éloignée de Paris; quant à Berthe, qui en est bien plus près, puisqu'elle habite toujours Maison-Laffitte, elle avait un autre genre de mérite: celui de s'être éloignée de sa chère petite famille, augmentée depuis peu d'un gros et magnifique garçon, dont Lucie est la marraine.

Le jour, ou plutôt le soir de cette réunion, il faisait le plus beau temps, la plus agréable fraîcheur du monde, après une journée d'une chaleur vraiment bien fatigante.

Lucie avait eu la bonne idée de dresser la grande table ronde, que notre petit comité de travailleuses entoure d'ordinaire, sur la terrasse même où elle cultive ses chères fleurs. Tu connais Florence, cette terrasse charmante s'il en fût, avec les guirlandes de plantes grimpantes qui l'entourent, véritable oasis au milieu de notre brûlant Paris.

Tout le monde avait de l'ouvrage entre les mains, on parlait d'en faire beaucoup, beaucoup, beaucoup!... Mais en attendant, personne n'en faisait... pas même ta très-dévouée servante qui pérorait de tout son cœur en faveur d'une tombola, qu'elle eût été heureuse de pouvoir organiser pour la circonstance.

Par malheur, ce projet, comme tous les projets du monde, trouvait des opposants, des contradicteurs : les uns eussent préféré ceci, les autres cela ; celle-ci voulait une vente de charité à l'instar de ces ventes fashionnables organisées, l'été, aux Champs-Élysées, l'hiver dans les salons du ministère... On objecta que cet apparat — fort coûteux toujours — n'était guère fait pour de modestes petites bourgeoises comme nous, et que, par suite, notre vente ne rapporterait probablement pas grand chose à nos protégés. Il n'en fut donc plus question. Cette autre — une bonne musicienne, je suppose! — émettait avec feu l'idée d'un concert dont les éléments seraient fournis par nous-mêmes et où l'on imposerait aux assistants l'obligation de payer largement le plaisir que l'on prétendait leur faire... Lorsqu'un collégien peu galant, mais sincère, fit observer très-sérieusement, que l'on payerait peut-être plus volontiers pour ne pas entendre ce concert que pour y assister. On rit et ce nouveau projet en resta là.

Une grande jeune femme, élégante et gaie proposa ensuite une soirée dansante; puis une petite, un peu maniérée et légèrement sentimentale, parla d'une comédie de salon, l'une et l'autre bien entendu, encadrant une grande quête en faveur des victimes.

Mais une maman ayant fait cette objection que la charité qui devient une occasion de plaisir n'est presque plus de la charité, on revint tout doucettement à ma tombola.

Des listes furent improvisées et aux trois quarts remplies, séance tenante; de plus, chacune de ces dames et de ces demoiselles en emporta une autre, destinée à recevoir les souscriptions des connaissances particulières; enfin toutes les personnes présentes s'engagèrent à fournir une foule de lots pour cette loterie qui fut tirée hier, dans le salon même où cette prompte décision avait été prise, et qui vraiment a été superbe et a produit une

Ayuntamiento de Madrid

assez grosse somme pour nos chers inondés.

Je sais bien qu'en face de ces horribles détresses, c'est une goutte d'eau dans la mer; mais si chaque petit cercle intime de France s'imposait l'obligation, si facile, d'en faire autant, toutes ces gouttes d'eau réunies finiraient par former une grosse rivière, dont le débordement, du moins, ne causerait aucune nouvelle larme aux malheureux que le bon Dieu vient d'éprouver si cruellement à leur tour.

Je dis, à leur tour, car ne pourrait-on croire, Florence, que le ciel a voulu que cette partie de la France qui n'a point eu à souffrir de la dernière guerre, payât son tribut aujourd'hui en souffrant d'une tout autre, mais non moins terrible manière ?..

Dans quelles hautes considérations vais-je donc me lancer, moi qui voulais tout simplement, pour finir, te demander si tu avais été satisfaite, ainsi que tes cousines et madame R..., de l'expédition des nouveaux manuels de travaux que je vous ai fait adresser, aussitôt le tirage terminé?

Si je n'étais la modestie en personne, j'ajouterais que je n'en doute *presque pas*, à en juger par les services que ces manuels viennent de nous rendre, à l'occasion de cette fameuse loterie improvisée, pour laquelle il fallait, au plus vite, confectionner des ouvrages à effet, variés et faciles.

Te dire le nombre de points de tricot, de crochet, de filet, de tapisserie, etc., etc., empruntés à notre nouveau manuel me serait impossible ! Ce qu'il y a de certain, c'est que plus que jamais, j'ai confiance dans son utilité réelle, pratique; et que cet heureux début, à propos d'une œuvre d'humanité si digne d'intérêt, me semble, pour lui, une sorte de talisman, de porte-bonheur, à son entrée dans le monde.

Puisse-t-il donc, conduit par cette bonne chance, se trouver bientôt, comme un guide aimé, indispensable, sur la table à ouvrage de chacune de nos amies et nous valoir d'elles, comme de toi, chère Florence, cette petite phrase si douce pour les oreilles, quand on a conscience d'avoir fait tout ce qu'il était possible de faire pour la mériter : merci, nous sommes contentes de vous! »

JEANNE.

MODES

La dentelle blanche est fort employée pour orner les costumes habillés. La haute Valenciennes et la Malines (imitation ou vraie dentelle) sont les plus en vogue, mais ne détrônent pas pourtant les guipures et dentelles de Bruges.

Les tissus *blancs* jouissent en ce moment d'une grande faveur; surtout les tons d'ivoire en grenadine de laine, foulard, damassé, crêpe de l'Inde, etc. Les rubans sont de même coloris et s'harmonisent admirablement bien avec de la dentelle. On garnit ainsi les chapeaux de paille noire ou blanche; souvent en coquillés dont les pans tombent par derrière, confondus avec les traînes de fleurs.

La nuance paille est une de celles qui vont le mieux avec le blanc, sur lequel elle ne tranche pas. Aussi fait-on beaucoup de transparents de cette couleur sous les robes de mousseline blanche. Il y en a de différentes façons; peu sont tout en mousseline, ce qui ne convient guère que pour soirées dansantes. Le jupon est presque toujours en soie ou en foulard; quelquefois en batiste à volants plissés.

Outre les couleurs claires et douces, on voit assez souvent des nuances très-foncées, telles que *gros bleu*, *bleu marine* et *noir*.

Les ombrelles se garnissent aussi de dentelle. Celles en beau foulard blanc ou jaune paille, ornées de haute Valenciennes ou d'application, sont faites pour accompagner les toilettes claires. Les noires, garnies de dentelle blanche, sont très-distinguées et vont avec tout. Il y a de belles agrafes d'argent pour les suspendre à la taille.

La grenadine canevas de soie *blanc de crème*, fait des toilettes extrêmement élégantes. J'ai vu un costume d'un charmant effet :

Le jupon en beau foulard *bleu marine*. Le tablier, en gaze, était garni d'une guipure du même blanc, brodée de soie bleue, le devant retenu tout le long par des nœuds de ruban étroit bleu marine, et le derrière, par de larges coques et pans de ruban bleus et blancs. Corsage-cuirasse en gaze doublée de bleu, avec deux gros liserés de soie tout autour. Manches semblables, ou de soie bleue. Sur le corsage, petit fichu en foulard bleu marine avec beaux effilés de soie floche.

Chapeau de paille de riz, avec enroulement de gaze de soie blanche. Plumes gros bleu.

Les chapeaux habillés accompagnant les costumes blancs, sont généralement en paille d'Italie ou paille anglaise, avec longues plumes de couleur paille ou blanche. Ceux de voyage ont presque tous de longs voiles de gaze. La gaze blanche et la paille sont les plus séyantes. Les nœuds de velours noir, retenant les bouffants de

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Nº 4008

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Août. 1875.

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Etoffes des Magasins du **Petit St Thomas**, *Rue du Bac, 27 à 35.*

Modes de Madame **Tarot**, *Rue Favart, 4.*

Rubans et Passementeries de Mlle **Ch. Chauffier**, *Rue Montmartre, 131.*

Ayuntamiento de Madrid

la gaze, sont un ornement solide et comme il faut.

On voit aussi des chapeaux à fonds mous en gaze de soie, et même en grenadine de laine, comme les costumes.

Le barége blanc s'emploie pour jolie toilette de jeune fille. On fait de charmants petits mantelets à garnitures plissées, quelquefois bordées en haut et en bas d'un petit ruban ou d'une petite dentelle. Ils ont l'avantage de se porter sur n'importe quel costume.

En grenadine écrue, il y a aussi de bonnes combinaisons de costumes. En voici une que je trouve très-réussie.

Le jupon, en grenadine de laine, a cinq volants plissés. Ils sont liserés par un ruban de soie marron, faisant en dessous un ourlet de deux doigts. Le corsage et la jupe en grenadine écrue à raies à jour, sont garnis d'une guipure écrue brodée de soie marron. — Nœuds de ruban de même nuance.

Bas de soie écrue, avec petit semis de fleurs de soie marron. Souliers mordorés à petites barrettes sur le devant, et à haute tige derrière.

Ombrelle écrue, avec guipure brodée de marron.

Chapeau de paille marron, avec guirlande de roses thé.

Voici deux modèles de tuniques appelées à rendre de grands services aux eaux ou aux bains de mer. On peut varier les jupons de dessous, qui, d'après leurs nuances et leurs ornements, rendront la toilette simple ou habillée.

L'une de ces tuniques est composée de bouillonnés en long, en mousseline blanche. Ils sont retenus par des entre-deux de guipure blanche brodée de fil gris. Dentelle semblablement brodée au bord. La même tunique, avec entre-deux et dentelle toute blanche, Valenciennes, Malines ou application, est on ne peut plus élégante, et nécessite un jupon des plus frais.

L'autre modèle est blanc et noir, tout en entre-deux et guipure de ces deux nuances. Nœuds de ruban blanc et noir sur les manches, et pour relever la tunique par derrière.

Rien n'est joli comme la batiste rose clair ou bleu pâle; le costume suivant m'a infiniment plu.

Il est en batiste *bleu de ciel*. Le jupon a deux volants plissés, alternés par deux autres volants de nanzouk blancs, brodés au plumetis et festonnés à longues dents. La tête des volants brodés est formée par un bouillonné bleu. Le tablier, le corsage et les manches consistent en entre-deux blancs brodés, retenant des bouillonnés en long de batiste bleue. Le bord du tablier est garni d'un bouillon, de chaque côté duquel est un entre-deux. Deux volants terminent l'ornement; l'un est en batiste bleue plissée; l'autre, posé par-dessus, est en broderie au plumetis. Il est bien entendu que le bleu doit dépasser le blanc à peu près de deux doigts. Nœuds de ruban sur les manches, dont le bas est garni comme le tablier. Chapeau rond en paille de riz, avec guirlandes de ne-m'oubliez-pas, une en dessus, une en dessous. — Bas de fil d'Écosse du bleu de la robe.

Les costumes de percale à raies se bordent de percale unie. La percale noire fait de jolis ornements employée en petits biais.

La toile gros bleu, et celle écrue, mélangées avec des étoffes à carreaux, obtiennent de jolis résultats. On les pose quelquefois en bouillons. Cela fait bien sur les chemisettes russes.

Le foulard de Chine et le surrah conviennent bien pour ce genre de confections. C'est souple et léger. Le col s'attache avec une cordelière de soie à longs glands.

On voit toujours de très-jolis fichus princesse en crêpe de Chine extra, avec belles franges faites à la main. Il y en a en noir de très-bien brodés.

En fait de vêtements commodes et nécessaires pour les soirées fraîches, on fait de très-jolis burnous en crêpe de Chine noir, et aussi en blanc, mais c'est plus difficile à porter.

Le dolman persiste à être la forme préférée.

Les plus faciles à mettre sont ceux en étoffe beige, ornés de bords de plumes naturelles ou de franges de laine rondes et très-touffues.

On en voit toujours de blancs, de bleus et surtout de noirs. Quelques-uns, en cachemire noir très-brodés, ont leurs manches en dentelle. C'est un peu une anomalie. Les châles croisés, en crêpe de Chine ou cachemire, sont toujours en faveur hors Paris.

Il se fabrique en ce moment un genre de gants très-fantaisistes: sur une peau jaune ou grise, des rayures noires en long, allant bien avec les costumes en tissus rayés. Ceci n'est pas, je pense, destiné à avoir une longue durée.

Dans un ordre beaucoup plus simple se trouvent de jolis gants satin fil, à six et huit boutons, nuances de Suède. C'est très-frais et se blanchit fort bien. Très-suffisants pour la campagne, ces gants ne coûtent qu'un franc soixante-quinze centimes.

Dans l'ouverture des corsages, qui est beaucoup moins grande que précédemment, on met de très-gracieuses collerettes. Ruches en tulle ou crêpe lisse, festonnées au bord d'un très-léger point en soie de couleur, assorti à la toilette. En demi-deuil, ou avec une robe noire, on fait le feston noir. C'est très-nuageux.

Les manches doivent avoir la même garniture.

Ayuntamiento de Madrid

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici, mesdemoiselles, une toute gracieuse fantaisie qui vient de paraître dans les magasins de M. Chauffier, 131, rue Montmartre, et que je m'empresse de vous signaler parce que sa simplicité élégante peut aussi bien s'adresser à vous qu'aux jeunes femmes. Il s'agit d'un fichu au filet fait, en cordonnet de soie, aux nuances à la mode, et entouré d'une frange nouée, faite à la main. Ce joli fichu, à lui seul, compose une garniture de chapeau très-distinguée qui sera en harmonie avec les toilettes simples ou habillées. Il se dispose sur le fond du chapeau, autour duquel il se roule; et se noue de côté, derrière, deux pointes s'étagent sur les cheveux. Les nuances : écrue, bleue, rose thé, en un mot toutes les nuances tendres, conviennent aux chapeaux de paille de riz et aux chapeaux de paille jaune; également le marron; les autres couleurs foncées sont réservées aux pailles grises et noires. Ce même fichu fait une gentille garniture de corsage, un accessoire, j'en conviens, mais qui donne à la robe simple un petit air paré. Si la robe est montante, il remplacera la cravate, se nouera devant, mais sans faire de coques. Pour le corsage ouvert, il suivra l'échancrure au bas de laquelle il se fixera par une épingle : c'est la vogue du moment, un vrai succès, et dans cette morte-saison, c'est chose rare qu'une nouveauté à signaler; cela pourrait presque s'appeler une bonne fortune. Les plissés et les gaufrés en crêpe lisse, en tulle Malines, en mousseline, se trouvent de toutes les grandeurs dans les magasins de M. Chauffier, ainsi que les rubans damassés, ombrés, à rayures et à carreaux pour ceinture et coiffure.

Je ne fais que vous signaler le pulvérisateur pour parfums que M. Guerlain patronne comme une invention pour rafraîchir l'air des appartements, me réservant de vous en parler plus longuement le mois prochain. Ce joli appareil, au moyen d'une pression facile, lance en poussière le parfum contenu dans le récipient de cristal; vous pouvez même, sans crainte de tacher vos costumes les plus délicats, recevoir sur vous cette poussière odorante. Les parfums les plus appropriés à ce mode d'emploi dans cette saison, sont : l'eau de Cologne, de verveine, de cédrat, de Portugal, toutes les odeurs fraîches.

Comme crème rafraîchissante pour en lever le hâle, les rougeurs dont le soleil et le grand-air ont couvert votre visage ? demandez à M. Guerlain, 15, rue de la Paix, la crème de concombres, vous en serez très-satisfaite. Le seul inconvénient est l'odeur; mais M. Guerlain n'a voulu rien ajouter à cette crème, dont les effets sont excellents; les personnes sujettes aux rougeurs s'en trouveront très-bien.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes et costumes du Petit-Saint-Thomas, 33, rue du Bac.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en valencias uni et écossais de deux tons.—Jupe unie, ornée, dans le bas, d'un plissé uni surmonté d'un bouillonné retenu en haut et en bas par une ruche et un volant froncé; la garniture est terminée par un volant plissé uni remontant sur la jupe. — Tablier long devant et lacé avec un ruban en faille passant dans des boutonnières; nœud large frangé dans le bas; le tablier est relevé derrière avec des plis, et retenu par un large ruban en faille. — Cuirasse unie, bordée d'un biais écossais. — Manche écossaise, revers en faille bordé d'un revers écossais. — Chapeau à fond mou avec bord en paille; dessous, guirlande de bluets; dessus, nœuds en faille et bouquets de bluets.

Deuxième toilette. — Costume en bengaline. — Jupe ornée dans le bas de deux volants surmontés d'un bouillonné. — Tablier arrondi, bordé d'un large biais et d'une garniture en broderie anglaise sur nansouk; il est relevé sur les côtés par des fronces retirées en arrière, et il forme pouff. — Corsage-cuirasse avec poches sur les côtés. — Paletot sans manches, ouvert devant, bordé d'un large biais et d'une garniture en broderie anglaise; le paletot est attaché devant par un nœud à longs pans. — Chapeau en paille orné d'une touffe de marguerites et d'un nœud. Aigrette sur le côté.

Costume de fillette. — Robe en toile. — Jupe ornée d'un grand volant plissé. — Tablier long devant, et

Ayuntamiento de Madrid

N°. 4008 bis

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Août 1875.

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

Toilettes de Mme Breant Castel, Rue du 4 Septembre, N°. 19

Machines à Coudre de Wheler et Wilson, Boulevard Sebastopol. 70.

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

relevé en pouff, par un nœud à pans en ruban. — Corsage blouse à trois plis doubles devant et dans le dos; il est retenu à la taille par une ceinture en cuir blanc ; en bas du corsage et des manches, broderie anglaise en coton blanc sur la toile même. — Chapeau cloche avec guirlandes de pâquerettes.

DEUXIÈME GRAVURE.

AMAZONE EN DRAP D'ÉTÉ BLEU GRIS. — La robe est princesse et se ferme devant et sur toute la hauteur par des boutons en drap de même couleur. Col rabattu bordé à cheval d'une tresse mohair. Manche plate à coude. Col en toile à pointe cassée. Cravate en surah maïs. Chapeau en feutre gris, orné d'une plume grise, fixée par un voile en gaze bleue; le bord relevé d'un côté. Bottes en chevreau. Gants régénération à longue manchette.

AMAZONE EN DRAP VERT-BOUTEILLE. — Jupe montée à plis aux lés de derrière. Corsage à basque découpée sur le côté, en un long pan qui forme poche-aumônière ; le devant de la basque est court et carré. Une tresse mohair vert foncé est posée à plat au bord de la basque et en suit le contour. Aux pointes de l'aumônière, glands floches; boutons à la basque et sur la poche. Manche à coude échancrée dans le bas et fermée par six boutons. Col montant. Poignet et col en toile. Bottes en chevreau. Gants en peau de daim. Chapeau avec voile en gaze noire.

IMITATION PEINTURE A L'HUILE.

Notre tapisserie par signes étant très-détaillée, et le dessin parfaitement indiqué et nuancé, nous avons pensé qu'il serait inutile de donner le modèle en couleur, et que nous ferions plus de plaisir à nos abonnées en remplaçant ce modèle par le pendant de la petite peinture, qu'elles ont reçue en juillet.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX.

PREMIER CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES.

Modèle de mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan.

ORNEMENT D'ÉGLISE. — Pour compléter le bas de la croix, vous répétez deux fois le premier médaillon jusqu'à la hauteur marquée par les lettres de raccord, en remplaçant, pour le second, les ornements violets du premier médaillon par du vert, et le vert par du violet; le troisième médaillon est nuancé comme le premier; vous terminez ce médaillon à partir des lettres de raccord, par le petit motif détaché sur le côté. La croix de Malte du milieu de la croix, peut être, à volonté, remplacée par l'un des chiffres détachés sur le côté. Pour la bande du devant de la chasuble, vous répétez celle du bas de la croix du dos, vous faites trois médaillons complets avec le petit motif du bas ajouté aux lettres de raccord, et alternant de même les nuances violettes et vertes, vous terminez le haut par un médaillon que vous arrêtez à la hauteur des cinq points violets formant le milieu du médaillon.

La grande étoile dont il n'est donné que le quart est destinée au voile de calice ; la moyenne est pour le bas de l'étole, et la petite pour le manipule. Pour ces deux dernières parties, si vous voulez faire une bande en tapisserie dans toute la longueur, vous disposerez en la redressant la guirlande de l'encolure de la chasuble.

QUATRE CHIFFRES détachés pour compléter les alphabets du verso de la planche.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Suite de la collection d'alphabets.

HUITIÈME CAHIER

Toilette en toile zéphyr. — Toilette en toile brodée. — Garniture. — Bavoir au crochet. — Pelote dentelle Renaissance. — Dessus d'édredon ou voile de fauteuil. — Mouchoir application. — Écusson avec D. M. — Écusson avec L. G. — Parure application. — Buvard. — Élise. — Garniture. — Lucie. — Quatre parures. —Tablier de baby.— Entre-deux.— Écusson avec L. B. —Écusson avec R. E. M. — Tablier de baby.

PLANCHE VIII

PREMIER CÔTÉ.

Corsage à revers.
Tablier croisé.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Jaquette sans manche.
Corsage à plis. } Pour fillette de 13 à 14 ans.
Double jupe. }

Ayuntamiento de Madrid

MOSAÏQUE

ÉPITAPHE DES SOLDATS FRANÇAIS MORTS PRISONNIERS EN ANGLETERRE.

Ici sont réunis les restes d'un grand nombre de braves soldats et marins qui, ayant été jadis les ennemis et ensuite les captifs de l'Angleterre, reposent maintenant dans son sol, ne se rappelant plus les animosités des guerres et les tristesses de l'emprisonnement. Ils furent privés de la consolation de fermer leurs yeux parmi leurs compatriotes qu'ils aimaient ; mais ils ont été déposés dans une honorable tombe par une nation qui sait respecter la valeur et sympathiser avec la mau vaise fortune.

***

Nous sommes créés uniquement pour ce que nous ne possédons pas encore.

Mme SWETCHINE.

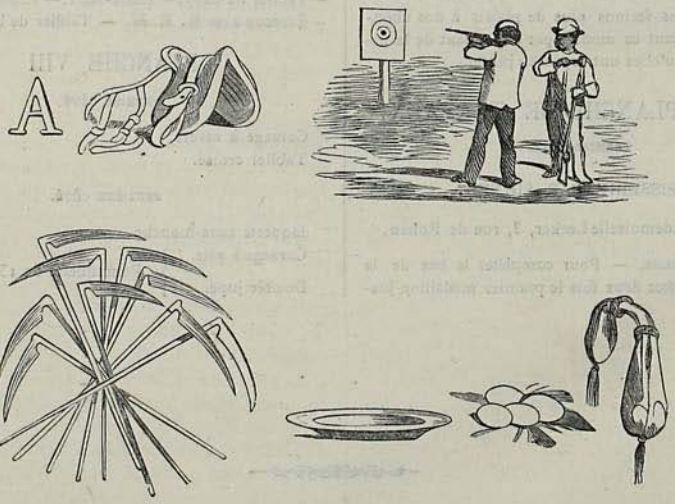
***

La politesse est la fleur de l'humanité : qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain.

JOUBERT.

Explication du Rébus de Juillet : *Pôt fêlé dure longtemps.*

RÉBUS



5—2229 Paris. — Typ. MORRIS père et fils, rue Amelot, 64. Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

Ayuntamiento de Madrid